

Libretto

ELIZABETH GOUDGE

LA COLLINE
AUX GENTIANES

roman

Traduit de l'anglais par
YVONNE GIRAULT

libretto

Titre original :
Gentian Hill

© 1950, Jessie Monroe and Mark Dutton.

© Éditions Libretto / Libella Paris, 2021, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-590-5

Née dans le Somerset en 1900, Elizabeth Goudge est une romancière anglaise qui fut élevée dans l'austérité par son père professeur de théologie à Oxford. En 1923, elle se mit à l'écriture et se fit connaître avec les livres pour enfants et les biographies pieuses, avant de se consacrer à la littérature avec notamment *L'Arche dans la tempête* et *Le Pays du Dauphin-Vert*. Elle mourut en 1984, laissant derrière elle une œuvre animée par les violences et les contradictions des sentiments et par la rudesse des campagnes isolées de l'ouest de l'Angleterre.

AVANT-PROPOS

Ce livre raconte la légende de la chapelle Saint-Michel, à Torquay. Construite au XIII^e siècle, elle a subsisté jusqu'à une époque récente ; au début du XIX^e siècle, tout bâtiment jetant l'ancre à Torquay et possédant un équipage catholique pouvait encore y organiser un pèlerinage. La légende, telle que la raconte le Dr Crane au chapitre x du livre I, est fille de mon imagination ; mais elle m'a été si fortement suggérée par la campagne environnante qu'il m'est bien difficile de ne pas la croire vraie.

Le village où vécut Stella se nomme actuellement Marldon, nom dérivé de Mergheldon, « la colline où croissent les Gentianes », et comme je me suis permis de prendre à son égard certaines libertés, je l'ai appelé la Colline aux Gentianes. Je lui ai accordé un desservant à l'époque où il n'en possédait point, mais dépendait de la paroisse de Paignton. Le chapelain de l'abbaye de Torre est également un personnage fictif. La ferme de Weekaborough est de mon invention, bien que celle de Lower Westmoreland soit située à peu près à l'endroit où je me suis plu à la placer.

Il est absolument exact qu'un petit enfant vivant, étroitement serré dans les bras de sa mère morte, ait été sauvé des eaux après la perte de l'*Amphion*. Le naufrage du *Vénérable* est un fait historique. La tour de Cockington était alors telle que je l'ai décrite, et servit probablement de cachette pour les prêtres, à une certaine époque.

ELIZABETH GOUDGE

Pour Hélène

LIVRE PREMIER

LA FERME

CHAPITRE PREMIER

I

Par une claire soirée d'août, la flotte entrait à Torbay, portée sur l'haleine légère d'un vent favorable. C'était un spectacle si enchanteur que les pêcheurs des villages groupés autour de la baie le contemplaient émerveillés ; délaissant sa tâche coutumière et abritant ses yeux de la main, chacun d'eux s'efforçait, consciemment ou non, d'imprimer en lui cette vision assez profondément pour qu'elle demeure un trésor jusqu'à la fin de sa vie.

Depuis que l'Angleterre était en guerre avec la France de Napoléon, la flotte fréquentait beaucoup Torbay. Monté sur le *Victory*, l'amiral Hardy s'y était bien souvent rendu. C'est de Torbay que l'amiral Rodney avait cinglé vers la bataille des Saintes. Trois fois dans l'espace d'une année, le comte Saint-Vincent y avait jeté l'ancre ; et c'est là que Nelson lui avait rendu visite. Mais aucune de ces majestueuses allées et venues n'avait eu la même beauté irréaliste que la paisible et discrète arrivée de deux vaisseaux de ligne et quatre frégates, dans l'ultime resplendissement d'un magnifique coucher de soleil.

Ses derniers rayons effleuraient le rempart des vertes collines à l'ouest, emplissaient d'or liquide les vallées ombreuses et s'épanouissaient glorieusement parmi les vastes espaces du ciel et de la mer. La crête des vagues et les cirrus délicats captaient les paillettes de lumière qui traçaient un filigrane de

flamme sur le métal poli de la mer et du ciel embrasé. Tout était silence sur mer et sur terre, et les blanches mouettes aux ailes bordées d'or planaient sans bruit. Les demi-cercles d'eau resplendissante, que rythmait le jusant, ruisselaient doucement sur le sable blond, et le clapotis léger du flot, le long des jetées et contre la coque des barques de pêche, se perdait dans l'ample silence. Dans ce vaste espace et cette lumière radieuse voguaient les beaux navires, et, pendant un inoubliable instant, ils parurent aspirer toute cette beauté comme le soleil aspire la rosée.

Chaque coque de chêne, si majestueuse et pourtant si rapide, resplendissait depuis l'éclat rougeâtre du cuivre qui revêtait les œuvres vives jusqu'au jaune citron du pont des batteries basses. Les poupes bariolées, les figures de proue sculptées et dorées, les vitres des hublots étincelaient et miroi-taient; cependant, la splendeur des coques était encore surpassée par l'aérienne beauté des mâts qui se présentaient en enfilade et la courbe des voiles dont les plis recueillaient la lumière aussi délicatement que des fleurs, malgré leur force redoutable. Des pavillons flottaient aux grands mâts, aux mâts de misaine et d'artimon, et, dans le sillage de chaque bateau, l'écume brillait comme de la neige.

Le soleil disparut, l'étincelante lumière abandonna les collines, les couleurs resplendirent un dernier instant avant de s'éteindre. Glissant doucement sur leur erre, les bateaux gagnèrent l'ancrage pour entrer dans leur repos. Le soir tomba, des lumières brillèrent çà et là sur les bateaux et sur le rivage, de faibles lueurs scintillèrent au ciel; le silence demeura inviolé dans une paix profonde. Du rivage, les bateaux apparaissaient comme des spectres, tandis que, des navires, on apercevait sur la rive les blancs fantômes lumineux des villages – et selon la coutume des humains, chacun souhaitait la place d'un autre et désirait ardemment celle où il n'était pas.

Le midship Anthony Louis Marie O'Connell, à bord de la frégate capitane, ne faisait pas exception à cette règle. En cet instant, il subissait le châtement dévolu aux midships qui se sont laissés aller au sommeil pendant leur quart. Il était pendu en croix dans les haubans, la tête brûlante, frissonnant de tout son corps sous le seau d'eau qu'on venait de lui jeter à toute volée ; ses nerfs vibraient comme s'ils allaient se briser et il avait le cœur plein d'amertume, de fureur et de désespoir. On l'avait traité avec la plus révoltante injustice. « L'exposition » était le châtement légal de la faute qu'il avait commise, et il l'aurait enduré stoïquement si l'on n'y avait pas ajouté « la rincette » (l'aspersion d'un baquet rempli d'eau) : cette aspersion, qui est aussi un châtement destiné à ceux qui ont dormi pendant leur quart, ne doit jamais être ajoutée à la peine du pilori. Exposition ou rincette, non point les deux ; telle est la règle de la marine. Mais sur ce bateau il n'y avait pas de justice. C'était un fichu navire. Il y avait peu de mauvais bateaux dans la flotte anglaise, mais il en existait quelques-uns, et celui-là était du nombre. En fait, dans l'opinion du midship O'Connell, ce n'était pas un bateau du tout, mais le plus sombre gouffre de l'enfer. Il avait le diable pour capitaine, des démons pour officiers et une armée de rats pour équipage. Le jeune homme s'efforça de changer de position ; une douleur comparable à la brûlure d'un fer rouge fulgura le long de sa colonne vertébrale. Il gémit et jura en sourdine, mais avec volubilité. Il y avait exactement huit semaines qu'il était dans la marine, et pour contrebalancer toute leur misère on ne pouvait inscrire à leur crédit qu'une seule chose : elles lui avaient enseigné un vocabulaire dont la richesse, la souplesse, l'ampleur et la vigueur dépassaient de loin tout ce qu'il avait jamais rêvé. Il avait toujours raffolé des mots ; c'était la seule consolation qui lui restât.

Durant les quinze premières années de sa vie, rien n'avait préparé Anthony Louis Marie O'Connell à ce qu'il avait dû

endurer au cours de ces deux derniers mois. Il avait été élevé dans la cité princière de Bath, par une aristocratique et autocratique grand-mère irlandaise, dévote catholique au goût irréprochable, qui n'avait pas de fortune mais qui évoluait au sein d'une société où la perruque la plus raffinée ne produisait aucune impression si elle abritait un esprit médiocre, où l'hôte qui se présentait un violon sous le bras était préféré à celui qui arrivait les poches remplies d'or. Lady O'Connell avait connu le docteur Johnson, et pris le thé avec Mrs Delany ; elle s'était liée d'amitié avec Fanny Burley.

Fils unique de son fils unique – un autre Anthony qui épousa une Française, vécut en France avec elle et mourut avec elle aux premiers temps de la Terreur – Anthony était sa raison de vivre. Par excès de tendresse, Lady O'Connell l'éleva avec une faiblesse qui était bien la pire des cruautés. Il ressemblait à son père : sensible, intelligent, impressionnable. Le premier Anthony fut envoyé au collège de Harrow (il y perdit la foi sous l'influence d'un maître brillant et agnostique), puis à Oxford, où son goût raffiné pour les vins étrangers et sa passion violente pour les cartes firent fondre comme neige au soleil les biens hérités de son père. Un oncle obligeant l'envoya faire son tour d'Europe ; il s'éprit d'une jeune Française, abandonna pour elle sa mère et sa patrie, et, plus tard, sa folle témérité lui coûta la vie. Quand son fils, encore au maillot, fut apporté à Lady O'Connell par des réfugiés royalistes, elle jura que rien de tout cela n'arriverait au second Anthony. Les influences délétères du collège et de l'université n'auraient pas licence de s'exercer sur lui.

Sa grand-mère le confia à des précepteurs, et surveilla d'un œil jaloux toutes ses amitiés, toutes ses fréquentations, afin d'y couper court aussitôt qu'elle y pressentait un danger. Cependant, l'éducation d'Anthony ne fut pas tout à fait un désastre : il y gagna une courtoisie exquise et, comme il avait l'esprit vif et pas un atome de paresse, il apprit beau-

coup, bien qu'il lui manquât le stimulant des compétitions. Il aimait la musique ; les relations de sa grand-mère étaient assez raffinées pour qu'il acquît une grande délicatesse de pensée et de manières... Mais cette éducation première ne l'avait en rien préparé au sort qui lui échut à la mort de Lady O'Connell.

Elle avait prévu tous les dangers qui pouvaient menacer Anthony, excepté sa propre disparition. Douée d'une santé excellente, elle n'avait jamais pensé à la mort et croyait vivre comme sa mère jusqu'à quatre-vingt-dix ans. Mais elle mourut subitement à soixante-dix ans, et la tutelle d'Anthony échut à son neveu par alliance, le capitaine Rupert O'Connell (fils de l'oncle obligé qui avait envoyé le premier Anthony faire son tour d'Europe), qu'elle n'avait pas vu plus d'une ou deux fois dans sa vie.

Rendons au capitaine cette justice qu'il fit de son mieux pour Anthony, lequel n'avait pas un sou vaillant : il le nomma midship sur son propre vaisseau, lui offrant la possibilité de faire une carrière où l'attendaient telles promotions et tels honneurs qu'il serait capable de gagner. Lui ayant ainsi mis le pied à l'étrier, il ne s'en occupa pas davantage : en quoi peut-être il fut sage, car la moindre apparence de favoritisme n'aurait fait qu'empirer la situation du jeune homme.

Situation tellement lamentable qu'il lui eût été difficile d'être plus mauvaise. La persécution est le lot de tout blanc-bec introduit d'emblée parmi les midships, et le fait qu'Anthony était le cousin d'un chef détesté fut une excellente excuse pour redoubler de sévices : on se vengeait sur lui des brutalités du capitaine. De plus, il était sujet au mal de mer. Par-dessus le marché venait la malencontreuse kyrielle de ses prénoms, y compris le Marie que portaient, en l'honneur de Notre-Dame, tous les O'Connell de la branche catholique et qu'il s'était vainement efforcé de dissimuler. Enfin, il avait été accoutumé à garder autour du cou un rosaire qu'il se refusait

obstinément à quitter ; non qu'il s'en souciât beaucoup à cette époque, mais que le diable l'emporte s'il flanquait son chapelet par-dessus bord pour complaire à une poignée de brutes aux poings redoutables et au langage grossier, qui ne comprenaient rien aux obligations d'un gentilhomme envers les traditions de sa race.

La disgrâce d'être jeune couronnait le tout. Un peu moins âgé, il aurait fait partie du corps des Cadets, gamins de onze à douze ans qui crochaient leurs hamacs dans la chambre d'armes, mangeaient seuls sous la direction du canonnier commis à leur instruction, suivaient les leçons du chapelain et jouissaient d'une certaine protection. Mais il était un peu trop grand pour être admis parmi eux ; étant le plus jeune des officiers, il devait manger et dormir avec les autres midships et les premiers maîtres dans un poste nauséabond situé en dessous de la ligne de flottaison. Ce qu'il voyait, entendait et supportait là-dedans était suffisant pour le rendre fou, car, jusqu'à présent, le vice et la brutalité n'avaient été pour lui que des mots vides de sens. Et pourtant, il tenait bon. Il découvrait en lui une obstination qu'il ne se connaissait pas et dont il était heureux ; car il savait qu'il n'était pas naturellement brave. S'accrochant à la décence comme un noyé à une planche, il se jura de tenir aussi longtemps qu'il le pourrait.

Quand il ne le pourrait plus... qu'advierait-il alors ? Mais il se posait rarement cette question, car nul n'est responsable de ce qui advient quand il ne peut plus supporter ses conditions d'existence. Sa vie eût été plus facile s'il avait dormi tout son content ; mais à peine pouvait-il s'assoupir par instants, d'un sommeil fiévreux, tant le poste était fétide et bruyant. Il avait succombé à la fatigue pendant son quart ; c'est pourquoi on l'avait pendu dans les haubans.

Il y avait de cela deux heures, qui lui en avaient paru quatre. Il souffrait horriblement de la tête et du dos, et tenait

les yeux fermés pour éviter les nausées ; le mal de mer est moins redoutable quand on ne regarde pas rouler le navire. Le midship perdit conscience quelques instants et retrouva ce demi-cauchemar qui lui était maintenant si familier et pendant lequel les horreurs dont il avait été témoin passaient et repassaient derrière ses paupières closes. Le jour où tout l'équipage avait été rassemblé pour voir fouetter sur le passavant un pauvre diable qui en était mort. Les misérables matelots qui grimpaient dans les haubans quand il fallait ferler les voiles ou prendre des ris, tandis que le capitaine les injurait d'en bas parce qu'ils n'allaient pas assez vite et faisait fouetter le dernier qui redescendait sur le pont. Le jour où l'un des marins, affolé par la perspective du chat à neuf queues, avait perdu l'équilibre et était tombé à la mer. Il revoyait ces scènes, et d'autres que lui dépeignait sa trop vive imagination. Il n'avait pas encore pris part à un combat naval, dont la seule perspective l'épouvantait ; il avait peur d'y révéler sa lâcheté. Il imaginait tous les moyens par lesquels il pourrait être mis à l'épreuve et où, certainement, il flancherait. Toute sa vie, il avait eu peur de quelque chose, peur du bruit, de la souffrance, de la mort, et par-dessus tout peur de la prison. C'était en partie cette claustrophobie qui lui rendait si haïssable sa vie à la mer. Le navire ressemblait à une prison, et le poste à un cachot... Impossible de s'en évader... Il était voué pour toujours à ce cachot, à cet effroi, à cette souffrance. Mieux vaut mourir... « Ouvre les yeux, imbécile, ne regarde plus rien. » Mais ses paupières refusaient d'obéir. Elles paraissaient soudées. « Ouvre les yeux, idiot... Le mal de mer vaut mieux que de tels spectacles. »

Avec effort, le midship ouvrit les yeux, cilla, regarda, reprit souffle et regarda de nouveau. Englouti dans sa détresse, il n'avait pas remarqué que le navire entrait au port. Il avait rouvert les yeux au moment précis où les pêcheurs, observant vers le large, avaient aperçu les navires environnés d'un

somptueux halo ; en jetant un œil vers la côte, il vit un spectacle qu'il ne devait plus jamais oublier.

Les collines qui couronnaient la baie et les vallées boisées resplendissaient d'un éclat doré. Le ciel rayonnant luisait derrière les coteaux ; par-delà les flots étincelants, un village de pêcheurs reposait dans un vallon comme dans une coupe, baigné d'une parfaite quiétude. Sans doute était-ce ce village qu'on nommait Torquay. Derrière la plage en forme de faucille s'étendait un champ verdoyant, bordé d'un mur de pierre bas ; au loin, dans des jardins fleuris, s'élevait une demi-douzaine de cottages dont les cheminées laissaient échapper une fumée nonchalante. Sur la droite, un ruisseau, qu'enjambait un pont de pierre, traversait ce champ pour se perdre dans la mer. Anthony devina que la maison blanchie à la chaux qu'on voyait auprès du pont devait être une auberge, car son enseigne se balançait au vent. Par-delà pont et auberge, sur la droite, s'ouvraient des ateliers de construction navale, et de coquettes petites maisons qui bordaient le port où se balançaient, chassant sur leurs ancres, des barques de pêche et un gros navire ; tout autour tournoyaient des mouettes.

Anthony admirait ce spectacle, les yeux écarquillés et le cœur battant. Pourrait-il descendre à terre ? Il savait que l'équipage n'y était autorisé qu'en des circonstances exceptionnelles : le risque de désertion était trop grand. Mais il était midship, donc officier. Sûrement, les officiers pourraient débarquer... Il commença à imaginer ce qui se passerait... Il était dans la yole que chaque coup d'aviron rapprochait de ce spectacle enchanteur. Il grimpa sur le quai et posait le pied sur la terre ferme, sans crainte du mal de mer. Il traversait le pont, buvait un verre de lait à l'auberge, se promenait dans un jardin plein de fleurs, remontait la rivière jusqu'aux bois frais et calmes, jusqu'à la vieille chaumière recouverte de lierre située dans le vallon tout bruissant d'eaux vives, adossé à la colline violette, et ensuite...

Une violente douleur traversa sa jambe droite. Ce n'était qu'une tape amicale administrée par le jeune lieutenant qui venait le délivrer et qui s'occupait de détacher ses liens, mais elle avait précisément porté sur un des innombrables bleus dont son corps était couvert.

– Allons, Marie, ma fillette, voilà tes deux heures achevées.

– Monsieur ! implora Anthony, pourrions-nous aller à terre... les officiers, je veux dire ?

– Et que diable entends-tu par les officiers ? T'imaginerais-tu en être un, Marie ? Tu n'es qu'une petite fille qui dort pendant son quart. La prochaine fois que cela t'arrivera, tu sais ce qui t'attend : on te couchera sur un canon pour te faire goûter à la garcette.

Le lieutenant aida O'Connell à se redresser et, sans méchanceté aucune, le laissa choir sur le pont, puis retourna à ses propres affaires. Le midship demeura un instant étourdi ; il entendit la cloche piquer huit et sut que l'heure du souper était passée, mais, étant donné l'état de son estomac et la qualité de la nourriture, il ne s'en désola pas outre mesure. Une soif affreuse le dévorait. Il y avait un baril d'eau douce dans le poste... s'il pouvait se traîner jusque-là. Huit coups. Il fallait descendre immédiatement, car, à minuit, il devait prendre son quart. Le poste était un enfer, mais au moins on y trouvait de l'eau – voire un grog, les jours de chance – et si on lui fichait la paix, il pourrait se blottir dans son hamac. Se traînant péniblement à quatre pattes, il se redressa à l'aide d'un étau et atteignit enfin le faux pont et le poste où les midships avaient leur mess.

Ce lieu nauséabond n'avait pas plus de cinq pieds de haut et de douze pieds carrés ; dans cet espace réduit s'entassaient une table – dont les midships se servaient pour manger et le chirurgien pour opérer, les jours de bataille – les coffres des officiers, leurs hamacs et leurs personnes. La puanteur

des cales, mêlée à celle du beurre rance et du fromage pourri qui s'exhalait de la réserve proche, était si atroce qu'en entrant Anthony se demanda, une fois de plus, comment il pourrait la supporter pendant quatre mortelles heures. Mais le tapage était pire encore ; les officiers les plus âgés se rassemblaient pour boire un coup de rhum et les plus jeunes grimpaient dans leurs hamacs. L'entrée d'Anthony déclencha la bordée d'injures et de sifflets qui l'accueillait habituellement ; mais là se bornèrent ses tourments : quelque brutaux que fussent les habitants du poste, ils savaient reconnaître quand un homme en avait plus que son dû. Pas une main ne se tendit pour l'aider à crocher son hamac et lui offrir à boire, et ses pénibles efforts pour en venir à bout devinrent un sujet de joie générale ; mais quand il eut terminé ces tâches, on le laissa s'endormir en paix... si toutefois il le pouvait.

En dépit de ses membres douloureux et de son cœur désolé, au bout d'une heure ou deux il succomba à un assoupissement fiévreux dont il se réveilla subitement pour se trouver en proie à un bizarre état d'esprit.

Un homme plus âgé y aurait reconnu une forme subtile de tentation apte à s'abattre aux petites heures de la nuit sur une âme sans défense. Brusquement, il paraît impossible d'en supporter davantage, et toutes les valeurs se trouvent confondues. Endurer ce qui, une demi-heure auparavant, paraissait le devoir le plus simple et le plus évident, se présente maintenant à l'esprit comme une entreprise grotesque ; l'évasion, qui eût naguère semblé méprisable, paraît maintenant l'unique action raisonnable. L'homme d'expérience sait qu'il n'est pas impossible de tenir bon, en dépit de toutes les fantasmagories de l'esprit ; on peut toujours persister, tant que subsiste le pouvoir de choisir. Ce bouleversement soudain des valeurs est une tentation qui préfigure l'instant où l'homme n'est plus capable de décider et où il abdique toute responsabilité. Confronté avec une telle expérience, l'homme

choisit, une fois encore, de se colleter avec l'impossible pour le rendre possible.

Mais Anthony n'avait aucune expérience de ces choses, et la situation lui parut limpide. Il ne sut pas démasquer la tentation. Son esprit était parfaitement net : il avait supporté tout ce qu'il pouvait supporter ; il ne restait donc plus qu'à s'en aller.

II

Cinq minutes plus tard, avant qu'il ait eu le temps de la réflexion, sa bordée fut appelée ; sautant à bas du hamac, où il s'était étendu tout habillé, il grimpa en chancelant sur le pont. Il faisait encore nuit ; une brume épaisse s'était élevée après le coucher du soleil de sorte que Torquay n'était reconnaissable qu'aux lumières qui brûlaient encore dans l'auberge, comme aux lanternes qui indiquaient l'entrée du port. On ne pouvait rêver nuit plus propice à une évasion ; la faible clarté était suffisante pour le guider, mais non pour laisser voir son corps dans l'eau. Il savait exactement ce qu'il avait à faire. Son esprit possédait cette lucidité extraordinaire qui naît quelquefois de l'extrême fatigue, avant que l'hébétéude s'abatte sur vous, étouffante comme une épaisse couverture. La routine habituelle du quart se déroulait à bord du navire, ancré au port, par une nuit paisible. L'officier de garde à la poupe, les sentinelles et l'homme de barre étaient nonchalants. Comme on était à l'ancre et qu'aucun danger ne menaçait, les seconds maîtres ne faisaient pas leur ronde accoutumée, étauçon en main, pour chatouiller tout dormeur intempestif. Aucun bruit ne se faisait entendre, sinon le clapotis de l'eau contre la coque et le cri « tout va bien »

que la sentinelle poussait par intervalles. Anthony et un autre midship étaient à leur poste sur le gaillard d'avant.

Il attendit patiemment, tous les sens en éveil, jusqu'à cet ultime instant où la vigilance se relâche. Personne ne regardait de son côté. Il ôta alors sa vareuse bleue à boutons de cuivre, son gilet de nankin et son foulard de soie noire, qu'il fourra dans un renforcement avec son tricorne et son poignard. Ne gardant sur lui que ses culottes et sa chemise de toile à ruches, il fourra dans sa poche ses légers escarpins et se glissa par une écoutille jusqu'au pont inférieur, d'où il gagna l'entrepont. La nuit était si douce que les sabords étaient ouverts et, grâce à sa sveltesse, il put aisément se glisser par l'un d'eux ; il resta un moment suspendu par les mains, puis se laissa tomber.

Le midship avait supposé que, d'une si courte distance, sa chute ferait peu de bruit, mais le retentissement de son plongeon parvint à ses oreilles comme un coup de canon. Pourtant, lorsqu'il remonta à la surface, à demi étouffé et affolé, il n'entendit aucun cri et devina que, si on l'avait entendu, on avait dû croire que le maître coq jetait ses épluchures à la mer, car il commençait son travail aux environs de quatre heures. Rassuré, il se dirigea droit sur le rivage, guidé par le clignotement des lanternes du port. Étant bon nageur, il avait cru que ce serait tâche aisée, mais il éprouva un moment d'effroi en constatant que ses membres douloureux étaient lourds comme du plomb. Puis ses craintes s'évanouirent ; mourir ou gagner la côte, peu lui importait ; de toute façon, son évvasion serait accomplie.

Anthony atteignit la rive et se cramponna, plus mort que vif, à un anneau de la jetée, auprès d'un escalier ; après quoi, il se traîna sur les marches qu'il gravit péniblement. Il faisait encore nuit, mais, se rappelant sa vision de la soirée précédente, il se rendit aux chantiers navals. Là, blotti dans l'ombre d'une barque en construction, il tordit ses culottes

et sa chemise pour en exprimer l'eau, chaussa ses escarpins ruisselants et s'étendit pour attendre le jour.

L'aube parut bientôt, vivifiante et réconfortante, avec cette interpénétration de lumière, de bruits et de parfums que l'on remarque seulement aux heures de grande paix. Les premiers cris des mouettes, le doux clapotis des flots contre la jetée, le murmure du ruisseau, un chant entendu par une porte qui s'ouvrait, l'horloge de l'église sonnait l'heure, composaient une mélodie qui semblait tissée dans la lumière gris de perle. L'odeur du goémon et du pain frais se mêlait au parfum indéfinissable de l'aube : fleurs humides de rosée, feu de bois et champs mouillés. Tout cela, mêlé de musique et de lumière, ressemblait à une présence qui s'approchait de lui pour l'envelopper comme d'un manteau, en sorte que, pendant un instant, il oublia son corps frissonnant et sentit une vague de chaleur le parcourir, annonciatrice d'un nouveau départ et d'une aube nouvelle.

Cette impression disparut ; il se remit à grelotter, mais le réconfort demeura, et, sortant de sa cachette avec précaution, il regarda autour de lui. Tout scintillait maintenant de lumière, et il lui fallut abriter ses yeux contre l'éclat du soleil qui surgissait des eaux comme un globe de feu. La flotte de Sa Majesté reposait, radieuse, sur l'eau étincelante, vision de splendide beauté ; aurait-on pu croire que tant de splendeur cachât tant de misère ? O'Connell sentit l'effroi le reprendre, comme si ces navires étaient autant d'yeux pour le guetter. Il ramena promptement son regard vers les blancs cottages éparpillés dans les jardins fleuris, la rivière qui ondulait sous le pont comme un ruban d'argent, les champs, les vertes collines et les vallées ombreuses. Le vallon qu'il comptait suivre le long de la rivière n'était certes pas inhabité. De belles maisons blanches s'élevaient çà et là dans la verdure. La bourgade, plus importante qu'il ne l'avait cru, ressemblait à une élégante ville d'eaux. Il n'osa pas aller chercher la chaumière

couverte de lierre parmi ces jolies villas, car elles abritaient peut-être quelque officier en permission ; malgré leur état lamentable, ses culottes et sa chemise ruchée n'étaient que trop reconnaissables pour un œil exercé, et les corrections administrées aux déserteurs repris étaient assez brutales pour les assommer. O'Connell devait se procurer de la nourriture ; mieux valait en demander à de pauvres gens qui, même s'ils le reconnaissaient, seraient moins portés à le dénoncer.

Une légère fumée sortait de la cheminée de l'auberge ; par la porte ouverte s'échappaient une délicieuse odeur de pain frais et la voix d'un homme qui chantait en s'accompagnant d'une guitare. Ce n'était pas une chanson anglaise ; sans doute, des marins étrangers étaient-ils descendus à terre ? En se détournant, le midship ne fut pas surpris d'apercevoir une barque portugaise ancrée parmi les bateaux de pêche. Ces petits corsaires alliés se faufilaient à travers les mers avec une extraordinaire agilité, et celui-là, à en juger par son apparence, avait dû souffrir beaucoup des tempêtes ou de l'ennemi ; sans doute s'était-il réfugié là pour se faire radouber. Les matelots descendus à terre ont généralement la main ouverte ; ils partageraient leur déjeuner avec lui. Peut-être était-ce folie pure de ne pas s'éloigner immédiatement du village, mais s'il ne mangeait pas, il serait incapable de faire un pas.

L'auberge, blanchie à la chaux, se dressait au milieu de son jardin fleuri, juste à côté du pont, et son enseigne se balançait au vent, révélant aux regards son nom : *L'Oiseau dans la main*.

*Un oiseau dans la main vaut mille fois mieux
Que deux oiseaux dans les buissons.*

Las et souffrant, les oreilles bourdonnantes à tel point qu'il pouvait à peine entendre la guitare, Anthony s'appuya au chambranle de la porte pour jeter un coup d'œil à l'inté-

rieur. Une demi-douzaine de matelots bronzés, les oreilles ornées de boucles d'or, étaient assis autour de la table, en train de manger du pain et du lard qu'ils faisaient descendre à grand renfort de bière. Le jeune chanteur avait terminé son repas, mais buvait une bonne rasade entre chaque chanson. Leur linge était propre, leur visage soigneusement rasé et ils semblaient d'excellente humeur. Dans la cuisine bien sablée, une femme au frais visage s'affairait joyeusement près du feu. Toute cette scène respirait une cordiale atmosphère de fête. Soudain, Anthony lâcha le battant de la porte et s'affaissa sur le sol, comme un poisson tombe par les sabords d'un bateau dans l'eau fraîche qui le revigore.

Quand il revint à lui, il était étendu sur le sofa près du feu, et la femme se penchait sur lui, un verre à la main.

– Bois ça, mon mignon, dit-elle en portant le verre à ses lèvres.

Il avala d'un trait le liquide brûlant, se redressa et se frotta les yeux de ses poings, avec un timide sourire.

– Complètement trempé et épuisé, diagnostiqua la femme. Viens te sécher, mon gars, et mange un bon coup.

Elle lui apporta du pain, du jambon et un bol de lait, et il obéit, plein de reconnaissance pour son maternel accueil comme pour l'amitié des matelots ; c'était un baume sur son cœur après la brutalité des semaines passées.

– Est-il des vôtres ? demanda l'hôtesse aux matelots. Est-il allé faire la noce tout seul ? Pauvre agneau, avec ses amulettes païennes autour du cou !

On pouvait apercevoir le rosaire d'Anthony par l'échancre de sa chemise.

S'approchant pour lui donner une tartine supplémentaire, la femme souleva le chapelet et le laissa retomber avec un dédain amical. Les Portugais, qui avaient peine à suivre la conversation, hochèrent la tête en souriant et Anthony remarqua qu'ils portaient tous un rosaire. Apparemment, il venait

de faire irruption dans une fête religieuse. Tout en dévorant son pain à belles dents, il sourit en retour; c'était sa manière de prendre part à leurs festivités.

– Le monde va drôlement, pour sûr, continua la femme. Il y a maintenant des siècles qu'un navire papiste n'est pas venu à Torquay sans qu'une partie de son équipage ne débarque pour aller célébrer son culte païen à la chapelle Saint-Michel. Pourquoi? Personne n'en sait rien, mais c'est ainsi. C'est une espèce de pèlerinage. Ils prétendent rendre grâces, mais de quoi? Le savent-ils eux-mêmes? Je me le demande.

– De leur évasion, suggéra timidement Anthony.

L'hôtesse le regarda pensivement.

– On dit que cette chapelle a été bâtie par un marin sauvé des flots; c'est une vieille légende dont je ne connais pas très bien les détails. Il y a des siècles de cela et je n'ai pas de temps à perdre avec de telles superstitions. Encore une bouchée, mon gars? On dirait que tu connais quelques mots d'anglais. Comment t'appelles-tu?

– Anthony! répondit-il timidement et très bas.

La femme comprit mal et répéta :

– Zachary. C'est drôle de voir un pauvre petit papiste étranger affublé d'un bon vieux nom anglais.

Il ne la détrompa point. Zachary: ce nom en valait bien un autre pour l'accompagner dans sa nouvelle vie. Anthony était mort, va pour Zachary.

Les matelots se levèrent et il les suivit, car il lui semblait participer lui-même à leur pèlerinage.

La femme les conduisit jusqu'à la porte pour leur indiquer le chemin :

– Traversez le pont de la Fleete, suivez la route et montez la colline de Ladybird, d'où vous apercevrez l'église de Torre et la chapelle Saint-Michel. Vous ne pouvez pas vous tromper.

III

Le petit groupe traversa le pont et enfilâ la route qui longeait la digue et les petites maisons coquettement posées dans leur jardin fleuri. Les Portugais riaient, chantaient et babillaient gaiement, ils se penchèrent par-dessus la haie pour cueillir des branches de tamaris et de fuchsia qu'ils se plantèrent derrière l'oreille. L'un d'eux jeta une fleur à Zachary qui trotta derrière eux, lamentable comme un chien perdu, s'efforçant d'interposer leur masse respectable entre lui et la mer, car, en quittant l'auberge, il avait été repris de panique au sujet des vaisseaux. Le bon accueil et la bonne nourriture lui avaient infusé quelques forces, mais il se sentait encore étourdi et las, comme si un boisseau de fange s'était attaché à la semelle de ses souliers. Il s'aperçut à son grand effroi qu'il ne pouvait contourner la falaise bordant Torquay au sud, et qu'il était obligé de prendre la route indiquée par l'hôtesse. Mais il continuait à suivre les autres, n'ayant pour l'instant d'autre projet précis que de s'attacher à leurs pas.

La route montait rapidement, bordée de rochers, de buissons, d'ajoncs et de sorbiers qui se cramponnaient partout où ils trouvaient une poignée de terre. Zachary avait trop de difficulté à marcher pour se soucier du paysage pendant cette escalade, mais, au sommet de la falaise, il s'arrêta avec les autres et se laissa tomber sur un quartier de roc, la tête dans les mains, cherchant à reprendre son souffle. Près de lui résonnaient de gutturales exclamations de plaisir; au bout d'un instant, il se leva et jeta les yeux autour de lui.

La vue était extraordinairement belle. On apercevait la courbe splendide de la baie dans son cercle de vertes collines; vers l'ouest, de hautes cimes couvertes de bruyères

violettes se découpaient nettement sur le ciel. Entre la mer et les montagnes, on voyait la ligne onduleuse des coteaux et des vallons parsemés de frais pâturages, de maisons, de bois et de vergers, et l'on se plaisait à imaginer les villages paisibles, les fermes, les églises qui s'y nichaient. Ces fermes lui inspiraient une profonde nostalgie. Il n'était pas habitué à la campagne, n'ayant connu que Bath et l'affreuse détresse des derniers mois, mais il se dit que, s'il pouvait seulement gagner l'une de ces fermes, il y trouverait la sécurité et la paix. Quelque fermier lui donnerait du travail; ce ne devait pas être difficile de labourer, de traire les vaches et de tondre les moutons. Il décida qu'une fois le pèlerinage achevé, il s'enfoncerait dans l'arrière-pays. Plus tard, il serait temps de se mettre en quête d'une petite chaumière couverte de lierre.

Cessant de rêver à cette ferme idyllique, il porta ses regards vers l'est. Un château imposant, situé près des ruines d'une grande abbaye, se dressait au milieu de jardins somptueux, entouré d'un parc où paissaient des cerfs et que protégeait une robuste digue de pierre.

Entre l'abbaye et la falaise s'élevaient deux collines. La plus proche était basse et couverte de boqueteaux, au milieu desquels se dressaient quelques maisonnettes et une vieille église grise, entourée d'un cimetière où paissaient des moutons. Sans doute était-ce la cloche de cette église que Zachary avait entendue à l'aube, car elle fit de nouveau résonner son joli tintement argentin, qui se joignit au bêlement des agneaux.

Sur l'autre colline, rocheuse et escarpée, se dressait la chapelle Saint-Michel, but de leur pèlerinage, autour de laquelle tournoyaient des mouettes. Elle était si vieille et si délabrée qu'elle paraissait ne faire qu'un avec son piédestal de rocher, ce qui produisait une étrange impression dans ce calme paysage pastoral. Zachary pensa qu'elle aurait été

plus à sa place sur un îlot battu des flots. Et pourtant, elle était bien telle que peut la rêver un matelot sauvé du naufrage ; c'était un lieu de pèlerinage parfait pour des marins qui ont tenu, au jour du péril, leur vie entre leurs mains. Par ce tranquille matin d'août, où les navires de guerre semblaient un tableau se détachant sur un fond marin, si l'on avait pu oublier que la moitié des nations de l'Europe étaient en guerre et que l'Angleterre combattait pour sa vie, on s'en serait souvenu en regardant cette chapelle. Elle avait un tel air de vigilance et d'endurance qu'on eût cru voir saint Michel lui-même, épée en main, prêt à défendre cette terre ravissante.

Silencieusement, la petite troupe s'engagea dans le sentier déclive qui redescendait vers la vallée, évita la colline où l'église se dressait parmi les arbres, et arriva au pied de la falaise calcaire qu'il fallait gravir pour arriver à la chapelle. La pente en était rapide, mais les pieds d'innombrables pèlerins y avaient tracé un sentier parsemé de rocs et de buissons où l'on pouvait s'accrocher. Le petit sanctuaire bâti au sommet était un étrange édifice du XIII^e siècle. Le porche gothique ne comportait pas de porte, ni les fenêtres étroites de vitraux ; elle était posée à même le roc et inclinée vers l'ouest. Les murs avaient trois pieds d'épaisseur et la voûte se composait d'une maçonnerie de pierres. Quelques débris du crépi originel subsistaient encore sur les murs ; une sorte de crèche creusée dans une niche du mur sud montrait que là s'élevait jadis un autel ; le mur nord possédait deux autres niches, séparées par une pierre ornée de fleurs de lis grossièrement sculptées. Ce robuste petit édifice ressemblait moins à une église bâtie par la main des hommes qu'à une grotte creusée par les tempêtes pour servir de refuge aux créatures en péril. De récents orages l'avaient balayée, la laissant nette et fraîche. Elle possédait la souveraine majesté des lieux qui, depuis des générations, servent exclusivement à la prière.

Les matelots y entrèrent processionnellement et s'agenouillèrent avec respect pour rendre grâces de la délivrance qui les avait laissés indemnes des ravages subis par leur navire. Pendant un instant on n'entendit que le cliquetis des rosaires et les cris des mouettes qui tournoyaient autour de la chapelle. Zachary s'agenouilla près de l'entrée, prit son rosaire et en fit glisser machinalement les grains entre ses doigts. Il ne prononçait ni action de grâces ni demande précise, se reposant simplement sur la sécurité qu'on respirait en ce lieu. Par les hautes fenêtres, il ne pouvait apercevoir que le ciel et les mouettes ; il ne voyait pas les navires, et leurs yeux inquisiteurs ne pouvaient le découvrir. Il était en sécurité dans cette robuste cellule, perchée en plein ciel sur un piédestal de roches.

S'abandonnant à cette bienheureuse sécurité, il ne se retira pas avec les autres matelots, mais se contenta de rester blotti sous le porche, les yeux clos, faisant glisser son chapelet entre ses doigts : « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. » Cette répétition machinale l'apaisait, bien qu'il eût à peine conscience de la prononcer. On eût dit que les mots étaient chuchotés par la chapelle elle-même, par son sol rocheux, ses murs épais, sa voûte solide. « Le Seigneur est mon rocher, mon rempart et ma forteresse. » Chaque pierre le proclamait triomphalement, mais dans ce triomphe même il y avait comme une pointe acérée qui peu à peu pénétrait en lui : on eût dit que la souffrance était mystérieusement transférée de son corps meurtri et douloureux jusqu'à son âme. Qu'avait-il fait ? Cette question se répéta, mêlée aux voix de la pierre, jusqu'à ce qu'il fût obligé d'y faire face. Il avait fui, déserté, cherché son refuge dans la fuite plutôt que... dans quoi donc ? Dans cette forteresse inexpugnable, ce cœur de paix qui se trouve au centre des cyclones de la douleur. Ses lèvres frémissaient, les grains continuaient de

glisser entre ses doigts et son visage restait calme, mais dans son âme s'éleva un brusque tourbillon hurlant qui cherchait à étouffer l'accusation de la chapelle. « C'était impossible, je vous en donne ma parole, impossible. La chair et le sang ne peuvent endurer de telles choses. Je vous affirme que c'était impossible. »

Mais la chapelle ne se tint pas pour battue, et soudain, elle lui apparut non plus comme une place de sécurité, mais comme cela même qu'il craignait le plus au monde : une prison. Les murs se refermaient sur lui, de plus en plus étroitement. Un instant encore et ils allaient l'étouffer entre leurs bras de pierre, le faire prisonnier pour jamais. Il fallait fuir ! fuir ! Ouvrant les yeux, il sauta sur ses pieds et, pour la première fois, s'aperçut qu'il n'était pas seul dans la chapelle, comme il l'avait cru. Un vieillard aux cheveux blancs était agenouillé à l'endroit même qui avait été jadis un autel. Sans doute avait-il été là tout le temps, mais Zachary, entré derrière les matelots, ne l'avait pas encore remarqué. Il s'arrêta, haletant, plus affolé encore par l'immobilité de cette paisible silhouette. Soudain, l'homme tourna la tête et le regarda. Son regard était empreint d'une infinie bonté, mais dans son effroi Zachary remarqua non pas la bonté mais seulement le calme surnaturel de ce visage. On eût dit que la chapelle elle-même avait revêtu une forme humaine et que ses mains se tendaient vers lui pour le protéger. Le mouvement lui fut soudain rendu, et il s'élança au-dehors, ayant soin de se glisser le long du mur, car, s'il s'était détaché contre le ciel, les yeux fureteurs des navires auraient pu le découvrir. Quand il eut mis la chapelle entre la mer et lui, il s'appuya contre le mur, assez loin des fenêtres pour que le vieillard ne pût l'apercevoir, et resta là, tremblant de tous ses membres et transpirant à grosses gouttes ; jusqu'à ce qu'il eût enfin recouvert sa façon accoutumée de voir le monde, qu'il dénommait « bon sens ».

«Idiot! se dit-il. Bougre d'idiot! Tu as eu un accès de paludisme. Il n'était que temps d'échapper à ce bateau moisi. File dans la campagne et tâche d'y découvrir une ferme, où tu seras en sûreté.»

Il se jeta sur le sol pour se reposer un moment, sans quitter des yeux l'horizon bleuté des collines. Le chaud soleil lui rendit sa vigueur. Au bout d'un instant, il se leva et commença à redescendre la colline.

CHAPITRE II

I

Quand Stella fut grande, il lui arrivait de sourire en entendant discuter sur le plus ancien souvenir qu'on puisse conserver et le moyen de l'identifier avec certitude. Elle n'avait aucun doute concernant son premier souvenir, pas plus que le second, et savait parfaitement qu'elle les avait tous deux acquis le 22 septembre 1796, à l'âge de deux ans. Leur contraste accusé était peut-être la raison de leur persistance. Le premier, heureusement assez vague, n'en était pas moins terrifiant et troubla maintes fois, dans sa petite enfance, ses cauchemars ou ses accès de fièvre. C'était le souvenir d'un fracas sauvage, la lueur d'un incendie, l'étreinte de deux bras crispés autour d'elle comme un étau, la noirceur de l'eau se refermant sur sa tête. Le second était paisible et rayonnant : un profond silence dans la nuit étoilée, un jardin fleuri, la douceur de l'air frais sur son corps meurtri, et les bras de maman Sprigg qui la serraient sans violence, doux et apaisants comme maman Sprigg elle-même.

– Est-ce que je suis ta vraie petite fille, maman ? demanda-t-elle un beau jour, alors qu'elle avait dix ans.

Toutes deux étaient assises devant le feu de la cuisine, auprès de la chatte Séraphine endormie dans sa corbeille au milieu de ses petits chats. Les bougies étaient allumées et le feu flambait gaiement, car la soirée était fraîche, bien qu'on fût seulement au début de septembre. Stella travaillait

à son canevas et maman Sprigg à sa courtepoin­te piquée. Il faisait si beau que l'on n'avait pas tiré les rideaux; le cou­chant étendait un voile d'or pur derrière les arbres im­mobiles du verger et l'on n'entendait que le chuchotement du feu, le tic-tac de la grande horloge et le cliquetis léger de l'aiguille agile de maman Sprigg contre son dé. L'aiguille de Stella, moins agile, ne cliquetait pas. Elle traversait labo­rieusement le canevas, point par point, suivant le chemin ensanglanté du devoir, et parfois s'arrêtait court tandis que Stella suçait son doigt tout en bombardant de questions la pauvre maman Sprigg.

– Miséricorde! s'écria celle-ci en lâchant sa courte­poin­te.

Elle s'arrangeait habituellement pour continuer à coudre tout en satisfaisant la soif d'information que possédait Stella, bien que parfois son frais visage se contractât sous l'effort intellectuel, mais cette question parut la pétrifier. Stella la regarda avec stupéfaction. Une seule fois, elle l'avait vue pareillement immobile, ses mains dodues jointes sur son tra­vail, le regard distraitem­ent fixé sur l'âtre; c'était le jour où papa Sprigg avait été encorné par le taureau, alors que le doc­teur Crane l'avait forcée à sortir de la chambre et à descendre dans la cuisine pour y attendre son verdict. C'était heureux que papa Sprigg se fût remis, sans quoi, pensait Stella, maman aurait pu rester là indéfiniment, les yeux fixés sur le feu... Elle savait instinctivement, à la manière des enfants, que maman Sprigg se comporterait toujours ainsi quand elle aurait de la peine; point de cris, mais une immobilité mortelle.

Avait-elle dit une bêtise? Elle allongea sa petite main brune; dont les gouttes de sang brillaient à la lueur de la bougie comme de minuscules rubis, et la posa sur les mains rouges et calleuses de maman Sprigg.

– Maman? demanda-t-elle d'une voix suppliante.

D'un hochement de tête, la fermière fit glisser le long de

son nez ses lunettes (dont elle ne se servait que pour travailler) et par-dessus ses besicles, elle regarda la petite fille.

– Pourquoi me demandes-tu cela, mon trésor ? chuchota-t-elle.

Mais elle connaissait déjà la réponse. L'enfant était maintenant assez grande pour remarquer les contrastes : la main délicate posée sur sa paume durcie n'en était qu'un exemple.

– Je me souviens que je suis venue d'un autre endroit, répondit Stella, un endroit très différent de celui-ci.

– Qu'est-ce que tu te rappelles, mon petit ?

– Un grand bruit, du feu, l'eau noire, des bras qui me seraient à m'étouffer, chuchota rapidement Stella comme pour se libérer d'un fardeau – puis lentement, avec une grande tendresse, elle ajouta : Et ensuite, maman, le jardin paisible et tes bras si doux.

Stella ne devait jamais faire montre d'une gratitude exubérante ; elle se bornait à énoncer ce que l'on avait fait pour elle ; mais le fait qu'elle sût exactement à quoi s'en tenir donnait à ses paroles une valeur qui surpassait celle des plus romantiques déclarations. Paix et douceur... À l'avenir, maman Sprigg se souviendrait qu'elle avait donné cela à Stella ; elle éprouverait de nouveau le contact d'une main menue qui lui avait apporté plus de tendresse que les effusions d'enfants plus démonstratifs. Elle saurait qu'elle avait donné à Stella, et fait jaillir en elle, des sources précieuses, et cette joie lui suffirait.

Son chagrin momentané s'évanouit à la pensée que, si une telle question devait se poser, elle venait à une heure propice. Toutes deux étaient seules et la fillette était assez grande pour apprendre la vérité, quoique pas encore assez âgée pour ressentir cette détresse que seule peut donner l'expérience personnelle de la douleur.

– Non, tu n'es pas ma vraie petite fille, répondit-elle. Et pourtant Dieu m'est témoin que tu m'es aussi chère que si tu

l'étais réellement. Il y aura bientôt huit ans, ma mignonne, que tu m'as été apportée, pauvre petit brimborion de deux ans. J'étais assise près du feu, comme à présent, en train de raccommoder du linge et de me tourmenter parce que papa n'était pas rentré de Plymouth. «Je serai là mercredi à huit heures, Martha», m'avait-il dit, mais l'horloge avait sonné dix fois et j'étais toujours là avec mon ouvrage.

» Dans la paix de la nuit, les dix coups résonnèrent comme des tintements de cloche. J'étais un peu nerveuse et je ne m'en cache pas. On craignait une invasion, cette année-là, et, chaque jour, nous avions peur d'apprendre que les Français avaient débarqué : chaque jour aussi, les transports de troupes chargés d'hommes et de canons quittaient Plymouth pour l'Irlande, car on ne savait jamais au juste où ce démon de Boney allait porter ses coups. Ton père était allé à Plymouth pour voir son frère embarquer sur la frégate *Amphion*. Il devait y avoir à bord une grande fête d'adieu, et ton père partit le mardi avant le jour, très précipitamment, parce qu'il s'était réveillé en retard et craignait d'arriver après les fêtes. Ce qui, Dieu merci, arriva en effet.

– Pourquoi? Que se passa-t-il? demanda Stella.

– L'*Amphion* sauta, mon trésor, avec les femmes, les fiancées et les petits enfants de tous les membres de l'équipage. On prétend qu'un canonier laissa tomber une flammèche dans la soute à munitions. Ce fut affreux. Trois cents personnes y perdirent la vie, parmi lesquelles le frère de ton père. En traversant Plymouth, ton père entendit l'explosion, et, quand il arriva au port, on était en train de repêcher les corps. Il fit ce qu'il put et travailla aussi dur que n'importe qui. Il n'oublia jamais la malheureuse jeune femme qu'il aida à retirer de l'eau : elle était belle même dans la mort, à ce qu'il dit. Elle n'était pas tout à fait noyée quand il la repêcha, mais elle s'éteignit entre ses bras. Était-ce l'effet du choc ou de blessures internes? Je n'en sais rien. Elle portait une robe

verte, avec un médaillon d'or au cou, et ses bras étreignaient fortement le corps d'un petit enfant.

– C'était moi? chuchota Stella.

– Oui. Papa, en t'apercevant, perdit la tête. Vois-tu, ma mignonne, nous venions de perdre une petite fille – notre unique enfant – juste du même âge, et ton père n'avait pas pu surmonter son désespoir. Quand il te vit, et que deux marins t'eurent détachée des bras de ta pauvre mère, il te saisit et te serra sur son cœur. Un des matelots lui dit : « La petite est morte », car tu étais trempée et glacée comme un poisson, mais ton père se sentit sûr que tu vivrais. Il ne répondit pas et se sauva avec toi sans demander son reste. Il t'apporta dans une auberge toute proche ; l'hôtesse prit soin de toi tandis qu'il retournait parmi les sauveteurs pour rechercher son frère. Le pauvre Bill n'était pas parmi les rescapés. Le lendemain, comme tu étais redevenue bien vivante et que personne ne semblait savoir d'où tu sortais, il t'enveloppa de son manteau et te rapporta ici. Pendant des heures, il courut la campagne à cheval, à travers le crépuscule et la nuit, abasourdi par les événements, et tu restais sage dans ses bras comme une image.

Tout à coup, Stella se mit à rire de son rire argentin. Maman Sprigg s'imagina que, selon ses prévisions, l'enfant, pour tendre et sensible qu'elle fût, était trop jeune encore pour comprendre l'horreur de cette tragédie.

– N'as-tu pas été surprise, maman, de voir papa arriver comme cela avec moi?

– On aurait pu me renverser d'une chiquenaude, répondit maman Sprigg en riant avec la fillette. J'ai reconnu le trot de Bess sur la route et je me suis élancée à la barrière. « Attrape-moi ça, maman », dit ton père en sautant à terre et en te fourrant dans mes bras. Tu te réveillais en sursaut pour regarder le jardin, puis, jetant un coup d'œil sur mon visage, tu te blottis confortablement dans mes bras pour te rendormir.

Le lendemain, tu t'éveillas avec les oiseaux; on aurait dit que tu avais vécu à Weekaborough depuis ta naissance.

– Et personne ne m'a jamais réclamée?

– Non, mon trésor. Bien entendu, j'ai immédiatement renvoyé ton père à Plymouth pour faire une enquête, car il t'avait bel et bien kidnappée, mais il ne put découvrir personne de ta famille. Nul ne semblait avoir connu ta pauvre mère. On n'avait rien trouvé dans sa poche, si ce n'est un mouchoir brodé et ton hochet. Le médaillon ne contenait qu'une mèche de cheveux noirs et un bout de papier avec un mot d'écrit dans une langue étrangère où l'on ne comprend goutte. Ton père veilla à ce que la pauvre créature fût décemment ensevelie, puis il mit dans son gousset mouchoir, hochet et médaillon, et s'en revint aussi vite que possible me dire que nous pouvions te garder, ma petite chérie – ma Stella.

Son menton effilé appuyé dans ses mains, l'enfant regardait pensivement le feu. Elle n'eut pas un mot de compassion pour sa mère morte; elle pensait à la femme qui était près d'elle.

– Maman, est-ce que ta petite fille morte se nommait Stella?

– Non, mon trésor, elle s'appelait Eliza, comme ma mère. Mais ton père, qui raffolait de toi, voulut à toute force te donner un nom fantaisiste. Il prétendait que tu avais des yeux brillants comme des étoiles, et c'est à la lueur des étoiles que je te vis pour la première fois, aussi te nomma-t-il Stella – bien qu'à mon idée cela n'aille pas très bien avec Sprigg. « Mais qu'importe, répondit ton père. La petite changera de nom aussitôt qu'elle sera en âge de se marier et, d'ici là, elle sera ma Stella, mon petit lutin malicieux, née le 1^{er} juin avec des cierges plein les yeux. »

– Pourquoi aurais-je des cierges dans les yeux parce que je suis née le 1^{er} juin? Et comment sais-tu que je suis née le 1^{er} juin? demanda Stella.

Elle avait l'esprit aussi pratique que son imagination était vive. Elle adorait le fantastique, à condition qu'il eût une base raisonnable, comme une fleur ravissante solidement enracinée au sol, mais elle ne se souciait pas qu'il flottât comme une vague nuée.

– Je ne sais pas au juste quand tu es née, mon agneau, mais tu paraissais avoir deux ans quand tu es arrivée ici, et le 1^{er} juin est la glorieuse journée où la flotte rallia Plymouth avec six bateaux français à la remorque. Chaque maison illumina ; les cierges brûlèrent toute la nuit derrière les fenêtres. Ton père les vit et ne les oublia jamais. « On aurait cru que toutes les étoiles étaient tombées du ciel, me dit-il, et elles brillèrent jusqu'à l'aurore. »

« Les cierges de la nuit se sont éteints, et l'aube joyeuse accourt au sommet brumeux des montagnes », cita Stella d'une voix étrangement grave pour une enfant.

– Eh ? s'écria maman Sprigg avec une certaine sécheresse, aurais-tu encore fourré ton nez dans quelque bouquin ?

Peu de choses mettaient maman Sprigg en colère ; l'une de celles-là était de savoir que Stella fourrageait dans la bibliothèque du docteur Crane. Le docteur, leur meilleur ami, avait assumé la charge de l'éducation de Stella, mais la fermière et lui n'étaient pas d'accord sur ce que devait être cette éducation. Lire, écrire et compter étaient tout ce que l'enfant avait besoin de savoir, répétait maman Sprigg ; avec les talents d'une parfaite maîtresse de maison, qu'elle lui enseignerait elle-même, c'était toute l'instruction nécessaire à une fille de fermier. Le docteur Crane était d'un autre avis ; l'instruction dont nous avons besoin est exactement le maximum de ce que nous pouvons assimiler. Stella était d'accord avec lui, et lâchée parmi ses livres, elle assimilait grand train, cachant autant que possible ses connaissances à maman Sprigg. Cependant, celle-ci trouvait toujours moyen de savoir quand elle avait fourragé dans la bibliothèque, car, inconsciemment, elle en

citait quelques bribes de cette étrange voix grave. Alors la fermière se fâchait. Pourquoi? Elle n'en savait rien, à moins que cette soif d'instruction fût pour elle comme une vague menace effrayante – et elle se fâchait toujours quand elle avait peur.

Stella, le menton encore appuyé sur les mains, ne répondit pas. Elle ne répondait jamais aux gronderies; il n'y avait dans son silence aucune mauvaise humeur, mais la simple détermination tranquille et glacée de n'en faire qu'à sa tête; les gronderies glissaient sur elle comme l'eau sur les plumes d'un canard, sans produire le moindre effet. Maman Sprigg soupira d'un air déçu, puis sourit à Stella qui releva le front, fit glisser son tabouret près d'elle, et regarda malicieusement sa mère adoptive, le visage illuminé de joie, avec un sourire qui révélait ses deux fossettes. Cela aussi était typique: aussitôt qu'elle avait établi son bon droit, elle s'efforçait de faire disparaître toute trace de ressentiment chez son adversaire, et ressemblait alors au soleil qui émerge des nuées; on ne pouvait faire autrement que l'accueillir d'une âme radoucie.

Tout reste de la brusque irruption du docteur Crane fut dont effacé et le rire de Stella s'effaça aussi, de même qu'avait disparu sa singulière et précoce gravité. Elle était redevenue la sérieuse petite fille qui posait la main sur les genoux de maman Sprigg en disant tendrement: «C'est toi qui es ma maman.» Après quoi – comme pour balayer jusqu'au souvenir de l'histoire qu'elle avait demandée – elle lissa sa robe, suçà son doigt meurtri, reprit son dé et recommença à piquer l'aiguille dans son canevas. Maman Sprigg, elle aussi, ramassa sa courtepointe, remit d'aplomb ses lunettes et choisit avec un soupir de soulagement un hexagone de velours rouge. Le mauvais moment était passé; les explications si longtemps redoutées avaient été données et tout allait pour le mieux. Mais quelle bizarre enfant que cette Stella chérie! Maman Sprigg ne savait pas très nettement à quoi elle s'était atten-

due de la part de l'enfant ; mais ce n'était sûrement pas à ce calme parfait.

II

La fermière et le malicieux lutin formaient un charmant contraste dans la paix de ce soir d'automne, à la lueur mêlée du couchant et des bougies, devant l'âtre de cette vaste cuisine.

Maman Sprigg avait environ cinquante ans, mais elle avait trimé si dur tout au long de sa vie qu'elle en paraissait davantage. Elle était petite et trapue, avec un visage tanné par les intempéries et des mains dodues, durcies par le travail. Elle n'avait d'autre beauté que la douceur de son sourire et la bonté de ses yeux bruns, mais autour d'elle rayonnait une divine aura de maternité, car bien souvent la femme qui a perdu son unique enfant devient pour toutes les créatures beaucoup plus mère que celle qui a porté une douzaine d'enfants. Sa vertu foncière était faite d'un exquis bon sens, d'oubli de soi et d'effcience ; elle était entièrement dépourvue d'angles, au physique comme au moral. Cette vertu, comme sa maternité, était devenue avec les ans si épurée qu'elle semblait à peine appartenir à ce monde. Il en allait de même pour le raffinement de sa propreté. Pour elle, la netteté n'était pas simplement l'absence de saleté mais une qualité si délicate qu'elle en devenait plus spirituelle que matérielle : ses tabliers immaculés et son visage scrupuleusement net paraissaient le signe visible d'une grâce invisible. Bien entendu, elle avait ses défauts, comme tout le monde ; son amour était un peu jaloux, et elle avait la langue assez prompte lorsqu'une sottise délibérée la jetait hors de ses gonds, mais ses défauts étaient

uniquement superficiels : on la savait saine et savoureuse comme un beau fruit mûr.

Bien qu'elle ne se souciât pas de la mode, elle choisissait avec goût formes et couleurs ; sa robe d'épais lainage bien coupée, d'une belle couleur feuille-morte, tombait autour d'elle en nobles plis tandis qu'elle se tenait bien droite sur son siège à haut dossier. Son tablier, son fichu et son bonnet, blancs comme neige, étaient faits du linon le plus fin.

Elle habillait à ravir la petite Stella. Sa robe de guingan vert, à manches courtes et à taille haute, fraîche et bien empesée, avec une volumineuse aumônière, n'avait d'autre garniture qu'un ruché blanc autour du cou. Elle portait un minuscule tablier blanc noué à la taille, mais avait la tête nue et les cheveux coupés presque aussi court que ceux d'un garçon. Les fanfreluches ne seyaient guère à Stella, car elle n'était pas très féminine ; grande pour son âge, elle avait une ossature délicate et une ravissante petite tête fièrement dressée sur un cou svelte. Elle ne présentait aucune des rondeurs habituelles à l'enfance, et ses gestes prompts et gracieux ressemblaient à ceux d'une créature sauvage, faon ou gazelle, plutôt qu'à ceux d'une petite fille. Son mince visage brun en forme de cœur avait un teint frais, un petit nez arrogant, une bouche délicieusement arquée, un joli menton effilé et volontaire. L'ovale de ses joues était creusé de fossettes et ses yeux gris, brillants comme des étoiles, avaient un regard direct, difficile à soutenir : un sourire se jouait constamment sur ses lèvres roses comme du corail. Pour une si jeune créature, elle était douée d'une rare élégance. Le docteur Crane et ses tendres parents adoptifs la trouvaient ravissante, mais dans l'opinion du village elle était franchement laide. Elle jouait peu avec les autres enfants qui ne l'aimaient guère : ils disaient, non sans injustice, qu'elle se donnait de grands airs. Ce n'était pas exact ; mais ils ne parlaient pas la même langue et elle se sentait timide et étrangère auprès d'eux. Elle retournait toujours

dans sa tête ce douloureux problème ; mais elle avait beau faire, elle ne pouvait combler l'abîme qui les séparait. Aussi, sans que nul s'en doutât, se sentait-elle un peu esseulée.

III

Les oiseaux s'étaient tus, le soir tombait, et Stella croyait voir les arbres du verger se serrer autour de la maison comme des chevaliers protecteurs. Les flammes des bougies et celles du feu, maintenant seules à briller, semblaient respirer et croître comme des créatures vivantes, et, petit à petit, la vaste cuisine étendait sa suzeraineté sur toutes choses. Durant le jour, les nécessités du travail l'emplissaient de rumeur et de bruit, et la beauté de la campagne détournait d'elle l'attention ; bientôt viendrait la nuit avec le poids des rêves et le voile de l'obscurité, mais cette pause qui sépare le jour de la nuit, le labeur du sommeil, était son heure. Stella leva les yeux, regarda la cuisine et la salua comme son amie. Pour elle, la cuisine était le vrai visage de la maison, qui exprimait sa personnalité plus complètement que les murs, le toit et les cheminées qu'elle en considérait comme le corps ; à ce moment, le visage lui souriait, lui révélant le cœur même de Weekaborough, cet être solide et sûr qui était son foyer, sa forteresse et son ami.

La cuisine servait de « vivoir » aux gens de la ferme, qui utilisaient rarement le petit salon lambrissé, situé de l'autre côté du hall dallé. C'était une vaste pièce carrée, semblable à une caverne aux nombreux recoins, avec deux grandes fenêtres à meneaux sous lesquelles se creusaient une banquette, à l'ouest, et une plus petite, au sud. Murs et plafonds étaient blanchis à la chaux ; des crochets fixés aux fortes poutres de

chêne supportaient des jambons et des touffes de simples. L'énorme table, le dressoir, le sofa et les sièges à haut dossier étaient faits de chêne poli et noirci par les ans. À force de frotter le carrelage, on l'avait rendu blanc comme neige, et sous la table se voyaient les seaux d'eau fraîche puisés à la fontaine de la cour.

Mais le principal charme de la cuisine était la cheminée qui occupait presque tout le mur du côté nord, et ressemblait à une petite chambre. Elle était si profonde que, de chaque côté, elle contenait des sièges; son linteau était fait d'une solide poutre ornée d'un volant d'étoffe rouge. Été comme hiver, il y brûlait un feu de bois. Chaque matin, papa Sprigg, toujours le premier à descendre, rassemblait les cendres, les recouvrait de menu bois et soufflait sur les tisons. Des deux côtés de l'âtre étaient les chenets à appuyer les broches, et la crémaillère pour les bouilloires. Des odeurs délicieuses s'échappaient alors du foyer: une soupe à l'oignon mijotait dans la marmite, tandis que des pommes rôtissaient dans un plat glissé parmi les cendres.

Les recoins de cette caverne enchantée recelaient mille choses surprenantes: le four à pain creusé dans l'épaisseur du mur, sous une fascinante petite arche, la vieille horloge, le rouet de maman Sprigg, les bassinoires, des placards secrets contenant les liqueurs de ménage (et, dans des placards plus secrets encore, ménagés sous les banquettes du foyer ou derrière quelque brique mobile, des liqueurs autrement fortes), des étagères chargées de conserves, des chandeliers de cuivre et des chopes à bière. Les banquettes des fenêtres formaient coffre et Stella gardait dans l'un d'eux son canevas et ses petits trésors, tandis que maman Sprigg rangeait dans l'autre sa boîte à ouvrage et la courtepointe commencée. Stella ne possédait pas de boîte à ouvrage; cette lacune était le seul vrai chagrin de sa vie. Elle soupirait après une boîte à compartiments qui contiendrait une pelote de toile émeri et un

dé d'argent. Mais maman Sprigg avait décidé que, jusqu'à ce qu'elle sût coudre convenablement, elle se contenterait de son petit étui et de son dé de métal. Stella était certaine que, si elle possédait une boîte à ouvrage et un dé d'argent, elle saurait immédiatement coudre à la perfection.

Bien que la forme irrégulière de la grande cuisine fit penser à une caverne, elle n'était ni sombre ni humide, car le soleil y brillait tout le jour, et dans la soirée, c'était le tour du feu. Elle éclatait de couleurs vives : faïences bleues sur le dressoir, tapis rouge près du feu, rideaux cramoisis à la fenêtre, et toujours dans leur saison des corbeilles de pommes et de prunes, des citrouilles dorées, et des courges au costume rayé de vert et de jaune. Près de la cheminée s'ouvrait une porte qui menait à la laiterie et au cellier ; une autre porte conduisait au hall et au portail d'entrée. Les jours de vent, il y avait toujours quelque courant d'air et la cheminée se mettait à fumer, mais maman Sprigg et Stella y étaient accoutumées, comme aussi au paquet et au tapage des valets de ferme et à leurs perpétuelles allées et venues. Cet éternel labeur était une partie de leur existence et la toile de fond de leur vie... Mais à cette heure de la soirée, les portes étaient closes, la fumée s'élevait tranquillement vers les étoiles qu'on pouvait apercevoir en se penchant sous la grande poutre, les allées et venues avaient pris fin et, dans le calme, la maison dévoilait son visage et souriait.

– Je voudrais que cela dure longtemps, dit Stella.

– Quoi donc, mon trésor ?

– Que nous restions toutes les deux à bavarder et à coudre, avec Séraphine et ses petits chats, et la maison pour nous aimer.

– La ferme de Weekaborough, soupira doucement maman Sprigg. Ton père y est né et y a été élevé, et il ne l'a jamais quittée que pour une nuit. Je suis arrivée ici, jeune mariée, il y a de cela trente-cinq ans, et je n'en ai jamais découché ; je ne crois pas le faire jamais.

– Moi, si, répondit Stella avec décision. Je ferai des tas de voyages tout autour du monde. Mais où que j’aïlle, la cuisine de Weekaborough sera toujours au centre, comme le moyeu d’une roue, et toutes les routes de terre et de mer seront les rayons qui me ramèneront à la maison.

Maman Sprigg jeta sur l’enfant un regard perçant. Encore un contraste, cette humeur aventureuse de Stella qu’elle ne pouvait comprendre. Et cette étrange façon de parler qu’avait l’enfant, toujours en train d’amalgamer des choses différentes, comme cette évocation d’une roue au milieu d’une cuisine – place fort peu adéquate à son idée, et propre à donner le vertige. À part cette humeur aventureuse, qui parfois l’emportait pour des randonnées inattendues Dieu sait où, c’était une bonne petite fille qui ne flânait point avant d’avoir fini sa tâche et ne mettait jamais de désordre nulle part, sauf dans la conversation ; c’était le plus cher trésor de maman Sprigg.

CHAPITRE III

I

Un pas lourd dans le hall et un appel cordial leur annoncèrent l'arrivée de papa Sprigg. L'heure paisible était écoulée : il s'agissait de souper et d'aller au lit. Les deux femmes rangèrent leur ouvrage, et tandis que maman Sprigg s'affairait autour de la table, Stella s'élança dans le hall et, selon son habitude, se jeta comme une bombe dans les bras de son père adoptif. C'était la seule personne au monde avec qui elle se montrât exubérante, non qu'elle le préférât aux autres (elle l'aimait tendrement, mais non par-dessus tout), mais parce qu'il était lui-même tellement démonstratif qu'il était impossible de ne pas lui rendre la pareille.

Il ressemblait à un ouragan qui bouscule les gens avec tant d'entrain que les plus compassés d'entre eux sont forcés de presser le pas en se cramponnant à leur chapeau. Haut de six pieds, et large en proportion, bien qu'il eût atteint la soixantaine, c'est à peine si un demi-siècle de dur labeur lui avait légèrement courbé les épaules. Son visage hâlé par les intempéries était encadré de favoris roux et ses yeux bleus faisaient penser à deux fenêtres largement ouvertes sous des sourcils épais comme l'auvent d'une chaumière. Une frange de cheveux roux entourait son crâne chauve ; il avait encore toutes ses dents et était doué d'un solide appétit. Le caractère emporté qui va de pair avec les cheveux roux se combinait en lui, de façon touchante, avec une patience inépuisable et

un fier courage : devant le malheur, son langage pouvait inspirer des plaintes sérieuses pour le salut de son âme immortelle, mais en revanche sa conduite était digne d'un véritable saint. En outre, c'était un sage. Ce qu'il ignorait en matière d'apiculture et d'agnelage ne valait pas la peine d'être su : en vérité, il en savait sur toutes choses aussi long que le plus capable de ses valets. Quand il prit la suite de son père, Weekaborough courait à la ruine ; en dix ans, il en fit une des fermes les plus prospères du pays. Mari attentionné et tendre père, patron sévère mais juste, bon patriote et bon chrétien, il était d'abord et avant tout fermier. Il rendait ses devoirs aux siens, à son pays et à son Dieu au temps prescrit – à la table de famille, au lit conjugal, aux réunions de la milice, au culte du soir, comme à l'église le dimanche – mais il ne permettait jamais à quoi que ce soit de venir à la traverse des affaires sérieuses.

De même que sa femme, il était toujours soigné de sa personne, sans s'embarrasser de la mode. Ses différents vêtements – l'habit du dimanche, des baptêmes et des mariages, le costume de chasse, celui des foires et des marchés, l'uniforme de milicien – étaient tous faits de drap solide, bien coupés, accompagnés du gilet approprié ; mais la plupart d'entre eux avaient appartenu à son père, et tous, sauf l'uniforme, dataient de plus de vingt ans. Jamais on n'en voyait le bout, grâce aux excellents soins de maman Sprigg, qui les brossait, les repassait, et les tenait enfermés dans le grand coffre de chêne. Il en allait de même pour les blouses qu'il portait journellement, et que sa grand-mère, sa mère et sa femme avaient successivement ornées de broderies. Chacune d'elles était cousue à la main, dans une étoffe si résistante que même les intempéries ni les plus durs travaux ne parvenaient à les user. Ces blouses étaient autant d'œuvres d'art, et l'idée de les porter pour le travail aurait rempli d'horreur les jeunes femmes d'à présent. Maman Sprigg était d'un

autre avis, bien qu'elle passât son temps à les laver et à les repasser, pour les voir de nouveau chiffonner et salir. Pour elle, comme pour son mari, le travail de la ferme n'était pas un « pensum » qu'on subit pour gagner son pain : c'était leur vie même, et leur orgueil. Inconsciemment, ils lui conféraient une sorte de cérémonial païen. De précieux habits étaient dédiés au travail, ce travail auquel se mêlaient des fêtes séculaires ; chaque labeur possédait son rituel propre, dont il ne fallait pas s'écarter d'un cheveu. Chaque vêtement, chaque fête, chaque rituel florissaient à une époque donnée, exactement comme les blés ou les fruits, et s'inséraient dans le rythme général du monde, parmi les phases de la lune et la course du soleil, les pluies et les orages, la chute des neiges et les gelées blanches.

Papa Sprigg semblait l'incarnation même de cette profonde unité. Quand on contemplait ses vertus, force et sagesse si harmonieusement équilibrées, on ne pouvait le souhaiter en rien différent de ce qu'il était. On n'aurait même pas voulu éliminer ses violences, pareilles aux brûlants soleils d'août, tellement il savait en tirer bon parti car il n'y avait en lui aucune mesquinerie : il allait parfois trop loin, mais jamais il ne s'arrêtait trop tôt. S'il lui arrivait, au cours d'une discussion, de réduire à néant son adversaire aussi complètement qu'une avalanche – sans pour cela lui en vouloir le moins du monde –, du moins il n'attaquait jamais avec une méchanceté délibérée et jamais non plus il ne lui aurait fait tort d'un iota.

Cette qualité fondamentale de papa Sprigg exerçait une profonde emprise sur la sensitive Stella, amoureuse de la vie et de l'aventure. Elle se jetait dans ses bras à peu près comme elle se jetait dans l'herbe pour se blottir contre la terre chaude de soleil : d'une façon comme de l'autre, elle éprouvait une bienfaisante sensation de communion avec l'univers. On s'imaginait que papa Sprigg était le préféré

de Stella, ne sachant pas que plus sa tendresse était grande, moins elle la témoignait.

– Eh bien, fillette! dit papa Sprigg – en la recevant dans ses bras avec autant de facilité qu’un moineau: Tout doux, mignonne, tu vas me renverser!

C’était une de leurs plaisanteries favorites. Stella éclata de rire et se pelotonna contre la blouse qui sentait bon la fumée de bois. (Un des meilleurs parfums de l’automne, avec ceux du cassis et de la confiture de citrouille.) Puis elle se pencha par-dessus son bras et fouilla l’ombre du regard.

– Hodge! chuchota-t-elle en étendant la main.

Un museau froid se fourra dans sa paume, qu’une langue tiède vint lécher. Le chien était là: elle eut un soupir de satisfaction. Hodge, le trésor de son cœur, était un combattant si valeureux qu’elle craignait toujours de le voir mettre à mal par un combattant plus valeureux encore. Mais une fois encore, il était sain et sauf dans les murs de leur forteresse, en sûreté jusqu’au lendemain.

Une délicieuse odeur de soupe à l’oignon pénétrait par bouffées à travers une fissure de la porte, et tous trois entrèrent précipitamment dans la cuisine où maman Sprigg versait le potage dans les bols de faïence brune. Séraphine s’étirait dans sa corbeille; Madge, la servante, revenait de la laiterie avec le beurre, le fromage et une jatte de crème. Solomon Doddridge, le maître valet, rentré en même temps que papa Sprigg, avait pris sa place accoutumée à gauche de la cheminée, ses mains calleuses posées sur les genoux et sa petite pipe de terre fichée au coin de la bouche. Parmi tous les valets de la ferme, Madge et lui étaient les seuls à y loger. Ils formaient avec Mr et Mrs Sprigg, Stella, Séraphine et Hodge, une communauté dont l’union ne s’exprimait pas en paroles; mais chacun d’eux en avait obscurément conscience avec une telle force qu’il s’appuyait sur elle comme sur la terre solide, connaissant d’instinct sa puissance.

Le vieux Solomon était tellement âgé qu'il avait oublié sa date de naissance ; il ignorait s'il avait été baptisé ou non, et ne savait rien sur son compte, sinon que toute sa vie il avait travaillé, mangé, vécu à Weekaborough ; c'est là aussi qu'il mourrait. Peut-être en avait-il su plus long jadis ; mais à présent il n'était certain que d'une chose : son âge, quel qu'il fût, était un âge propice. Il se rappelait nettement qu'à l'époque où naquit papa Sprigg, lui-même n'était plus jeune, car il avait déjà quelques rhumatismes.

Il était maintenant tellement courbé par eux que Stella le comparait toujours, en le voyant plié en deux sur son bâton, au vieux mûrier du verger, dont il avait fallu étayer la maîtresse branche. Effectivement, le vieux Sol ressemblait à un arbre plus qu'à un être humain : ses membres rappelaient des rameaux fragiles, sa face était ridée et tannée comme une écorce et sa barbe grise ressemblait au lichen qui croît sur les pommiers vénérables. Sa voix, tant d'années altérée par les intempéries, évoquait le croassement d'un corbeau, et sa complète absence de dents lui donnait une élocution quelque peu malaisée. Mais ses yeux noirs brillaient vifs, comme ceux d'un rouge-gorge, il possédait un humour délicieux, et, pour incroyable que cela parût, il était encore capable de tracer un sillon et même d'entonner, avec le valet de charrue, ce beau chant mystérieux dont les laboureurs du Devon stimulent leur attelage. À la vérité, les bœufs de Weekaborough ne travaillaient que lorsque Sol chantait ; s'il s'arrêtait, ils stoppaient tout court, de même que les mouettes qui suivaient la charrue ; le chant seul les remettait en marche, comme le chant des étoiles, dit-on, rythme la marche de l'univers.

Quant à Madge, aucun mystère n'enveloppait ses origines. Elle appartenait à une famille de dix enfants ; à la mort de ses parents, lorsqu'elle avait dix ans, elle fut envoyée à l'orphelinat, et depuis vingt ans, elle travaillait à Weekaborough. Papa et maman Sprigg étaient les premiers à l'avoir traitée

avec bonté ; elle leur était entièrement dévouée, ainsi qu'à Stella. C'était une robuste créature au nez retroussé, criblée de taches de rousseur, qui riait toute la journée, bien qu'elle fût assez taciturne. On n'avait jamais pu lui apprendre à lire, à écrire ou à retrancher deux de cinq, mais elle n'avait pas sa pareille, dans toute la contrée, soit à l'office, soit à la laiterie.

Séraphine était une chatte au poil luisant et moucheté, particulièrement civilisée. Trois autres chats avaient pour mission de pourchasser les rats dans les étables, mais elle seule était autorisée à pénétrer dans la maison. Bien qu'elle fût censée chasser les souris, elle était trop absorbée par ses portées successives de chatons pour avoir le temps de s'en occuper. Jamais chatte ne fut si féconde que Séraphine. Le jour de son arrivée à la ferme – elle n'était guère alors qu'un bébé chat – il advint que papa Sprigg lut au culte de famille : « *Croissez et multipliez* » ; on eût dit qu'elle avait pris cette parole tout spécialement à cœur.

On ne saurait assez rendre justice au chien Hodge. Huit ans auparavant, un noble et aristocratique limier nommé Agamemnon s'était enfui du chenil d'un château avoisinant pour faire une petite fugue personnelle. C'était un printemps exceptionnel et Sa Seigneurie avait ses nerfs... Tout en flânant dans une prairie aux environs de Weekaborough, il avait épié, par la barrière, papa Sprigg et sa chienne Gypsy, qui inspectaient les agneaux gambadant parmi les pâquerettes. Gypsy était une ravissante créature aux yeux tendres, avec une queue touffue, des pattes élégantes et une toison soyeuse, noire à plastron blanc. Comme le limier regardait à travers la barrière, Gypsy se retourna : leurs yeux se rencontrèrent et Agamemnon tomba sous le charme. Il arrive que des rois épousent des bergères... Hodge fut le produit de cette aventure, ou du moins l'un des produits, car on noya les quatre autres.

Il était à présumer que le rejeton d'un monarque si majestueux et d'une si ravissante bergère dût être splendide ; ce n'était malheureusement pas le cas, car Hodge avait amalgamé sans discernement les éléments de son double héritage. Il portait sur le dos le plastron crème qui lui venait de sa mère et qui faisait un effet bizarre sur la toison rase et brune qu'il tenait de son père. Celui-ci lui avait légué sa taille et la dignité de sa démarche, mais chez Hodge elles s'alliaient étrangement avec une queue ridiculement touffue et de longues oreilles tombantes qui flottaient de chaque côté d'un grand front bombé. Ses yeux marron au regard sévère lui venaient de son père, mais son muflle respirait la tendresse. Hodge avait l'âme noble : il était sage, brave, affectueux, loyal, patient, chevaleresque et fort soigné de sa personne. On ne lui connaissait qu'un défaut : c'était un incorrigible batailleur. Fort heureusement, sa délicatesse d'âme ne lui permettait pas de s'attaquer à de petits animaux, de sorte que ses batailles étaient rares car il était très grand, mais il ne pouvait pas voir un chien d'une taille égale ou supérieure à la sienne sans lui sauter dessus ; de sorte qu'il avait le corps couvert de cicatrices, une oreille déchirée et un œil à demi fermé. Ces stigmates des combats passés, surajoutés à une allure de tout temps excentrique, lui avaient donné un air canaille qui ne cadrait nullement avec sa grandeur d'âme ; aussi était-il parfois méjugé par ceux qui le connaissaient mal. Il n'en allait pas de même avec Stella : mieux que quiconque, elle savait que Hodge valait son pesant d'or.

Le souper se passa en silence, car tout le monde était fatigué après une journée de dur travail que les grandes personnes avaient commencée à quatre heures du matin. Les seules paroles échangées eurent pour sujet un vagabond qui était venu trouver papa Sprigg dans le verger, pour lui demander du travail.

– Je n'ai jamais vu pareil épouvantail, dit-il. Il ne paraissait

pas avoir la force de ramasser seulement un sac de pommes de terre. À mon avis, ce n'est qu'un bon à rien.

– Tu n'aurais pas pu lui trouver de travail, papa ? demanda Stella avec compassion.

Elle détestait l'idée qu'à Weekaborough on ait chassé quelqu'un, fût-ce un bon à rien.

– Ou lui donner à manger ?

– Non, répondit le fermier. Il avait l'air d'un échappé des galères. Je n'ai pas envie de me brouiller avec la police.

– Hodge pense-t-il aussi que c'était un bon à rien ?

– Hodge n'était pas là ; il avait accompagné Sol qui rentrait les vaches. T'imagines-tu par hasard que mon jugement ne vaut pas celui de Hodge ?

Stella ouvrait la bouche pour répondre que c'était précisé-ment son opinion, mais maman Sprigg lui coupa la parole :

– Allons, ma mignonne, tais-toi et finis ta soupe.

Stella obéit, car la soupe à l'oignon de maman Sprigg était le plus beau fleuron de sa couronne et il aurait été sacrilège de l'avaler autrement que dans un respectueux silence. Il y entraït de l'oignon, du bouillon, du gruau d'avoine, des clous de girofle, une feuille de laurier et du lait... Les pommes cuites étaient blanches de sucre, et la crème jaune comme une corbeille de boutons d'or.

Papa et maman Sprigg, Stella et Madge avaient pris place à table avec Hodge et Séraphine encadrant la chaise de Stella, dans l'attente des bons morceaux qu'elle s'arrangeait toujours pour leur glisser ; mais le vieux Sol resta au coin de l'âtre, son bol de soupe sur les genoux. Il avait une manière bien personnelle de se nourrir, et mieux valait qu'il exerçât ses talents dans une solitude relative. Mais il écoutait les rares paroles qui s'échangeaient et, de temps à autre, poussait un petit gloussement approbateur. C'était l'un des signes distinctifs de Weekaborough, comme le chantonnement de Madge, l'aboi profond de Hodge, le tintement de l'horloge, le

cliquetis de l'aiguille de maman Sprigg contre son dé, l'écho des lourdes bottes de papa Sprigg sur les dalles et le froissement du vent dans le verger. Plus tard, quand elle serait loin de Weekaborough, Stella devait se rappeler ces bruits ; dans son souvenir, ils se fondaient en une sorte de berceuse qui la ramenait droit à la vieille cuisine. Bien entendu, elle ne se rendait pas compte alors qu'elle était particulièrement aimée et heureuse, mais elle s'épanouissait comme une rose tandis qu'elle mangeait ses pommes et sa crème, à la douce lueur des bougies.

II

Quand le souper fut terminé, maman Sprigg, Madge et Stella débarrassèrent rapidement la table. Papa Sprigg s'éclaircit la voix d'un air sépulcral, marcha vers le dressoir à pas délibérés et retira la Bible de la vieille soupière réservée à cet usage. Il la posa soigneusement sur la table, s'assit, ôta ses lunettes qu'il essuya de son foulard rouge, mouilla son doigt et tourna lentement les pages jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'œillet séché qui servait de signet. Les trois femmes reprirent leur place, mains jointes sur les genoux, et le vieux Sol, au coin de l'âtre, se fit de la main un cornet acoustique.

Les seuls livres de Weekaborough étaient le livre de prières et la Bible, dont chaque soir papa Sprigg lisait un chapitre à la maisonnée. Il procédait méthodiquement de la Genèse à l'Apocalypse, attaquant les mots difficiles avec le même courage qu'il sautait cinq haies de suite dans une partie de chasse ; il chargeait comme un taureau furieux à travers les passages scabreux de l'Ancien Testament, s'enchantait du Nouveau Testament à cause des paraboles du semeur,

de l'ivraie, des moissonneurs, du bon berger, et traversait les derniers chapitres de l'Évangile en balbutiant, les oreilles écarlates de honte, humilié par son incapacité à lire une telle histoire comme elle aurait mérité de l'être, mais, cependant, n'esquivant pas une seule page du Livre saint.

Ce que sa femme, Madge et Sol en retiraient, ce qu'il en retirait lui-même était difficile à dire ; peut-être ne le considéraient-ils que comme un soporifique à prendre avant de s'endormir, mais qui incombait au maître de maison comme un de ces devoirs qui, se transmettant de génération en génération, doivent être accomplis avec une exactitude parfaite.

Quant à Stella, cette lecture était pour elle gloire, enchantement et angoisse. Gravement assise, les yeux baissés, les mains jointes, elle paraissait parfaitement calme ; mais le sang bouillonnait dans ses veines tandis qu'elle écoutait les vieux récits d'aventure, de combat, de meurtre et de mort. Elle était l'un des soldats qui sonnait la trompette autour de Jéricho. Debout à côté de la sentinelle, elle apercevait au loin le nuage de poussière et entendait crier la nouvelle du désastre : « Le cavalier ressemble à Jéhu, fils de Nimshi, car il galope avec fureur. » Elle retenait son souffle tandis que cette splendide pécheresse, Jézabel, se peignait le visage et se parait avant d'aller à la fenêtre saluer son meurtrier. Elle se lamentait avec David sur la perte d'Absalon : « Que ne suis-je mort à ta place, mon fils ! mon fils ! » Elle écoutait avec Élie le murmure doux et léger qui succéda au feu et à la tempête, contemplait avec Esaïe les séraphins majestueux, accompagnait Daniel dans la fosse aux lions et pleurait avec Ruth glanant les épis loin de son pays...

À peine pouvait-elle supporter le Nouveau Testament, si grande était sa rage en pensant à ce qu'on Lui avait fait. À peine pouvait-elle se réjouir du petit être couché dans la crèche, des rois mages avec leurs présents, des enfants qui venaient chercher Sa bénédiction et des malades qu'Il gué-

rissait, à cause de ce qui advenait ensuite. Ce Roi couronné d'épines et qui se laissait crucifier avait une grandeur qu'elle n'osait pas encore chercher à comprendre ; elle se sentait furieuse et navrée jusqu'à en être malade. Les récits de la Résurrection ne la consolait guère, car elle les considérait comme d'effrayantes histoires de fantômes. De temps à autre, elle avait l'intuition que ces pages terrifiantes finiraient par avoir pour elle plus de prix que tout le reste de la Bible ; mais cette époque n'était pas encore venue. Elle respira un peu durant les Actes et les Épîtres, quoique sans enthousiasme, car ces livres ne contenaient pas beaucoup d'histoires ; mais elle reprenait vie avec l'Apocalypse où elle redevenait enfant dans un pays magique rempli de bêtes merveilleuses et de cités bâties en pierres précieuses.

Mais tout au long du Saint Livre, même dans ses parties les plus austères, il advenait que, de temps à autre, les mots la ravissaient comme un enchantement. La façon dont lisait papa Sprigg ne l'affectait aucunement. Sa voix brusque semblait lancer les mots au petit bonheur dans les airs, les éparpillant en syllabes éparses et sans valeur ; ils en retombaient métamorphosés, comme une volée de cloches ou un arc-en-ciel transpercé de soleil, déployant devant le regard intérieur de vastes horizons d'une inexplicable beauté. C'était un grand mystère pour Stella que de simples mots fussent capables de cela. Elle pensait que leurs créateurs les avaient façonnés pour contenir ces visions comme un joaillier ajuste un coffret pour y serrer des bijoux, et que la voix de papa Sprigg était la clef qui ouvrait le coffret et libérait le trésor. Cette métamorphose lui restait tout aussi inexplicable que celle qui s'accomplissait dans son âme lorsque, après cette miraculeuse retombée, son esprit engourdi étincelait soudain et que son cœur tressaillait en elle comme un oiseau. Parfois, elle se demandait s'il en était de même pour les autres. Elle ne relevait jamais les yeux pour voir si leur visage se transformait

au moment où resplendissait ce rayonnement magique ; mais elle ne le pensait pas, pas plus qu'elle ne croyait à la transformation du sien. C'est probablement là une de ces étranges expériences dont les humains ne peuvent s'entretenir ; les mots sont capables d'être à la fois la cassette et la force qui libère le trésor qu'elle renferme, mais ils étaient impuissants à faire sentir à autrui ce que précisément ils ont libéré. Les mots sont des choses étranges, pensa Stella, douées de tant de pouvoir et de tant de faiblesse.

Depuis une dizaine de jours, papa Sprigg errait à travers le Deutéronome ; maman Sprigg et Madge avaient parfois somméillé pendant cette lecture. Mais non pas Stella. Elle écoutait avidement l'histoire du roi Og de Basçan, le dernier des géants, et de sa vaste demeure. Puis venaient les Ammonites qui habitaient les montagnes et en sortaient brusquement, comme des guêpes furieuses, pour vous donner la chasse, après quoi vous n'aviez plus qu'à venir vous lamenter aux pieds du Seigneur. Og et les Ammonites hantaient depuis des semaines l'imagination de Stella. Ce soir-là, on était arrivé au onzième chapitre ; les mots de nouveau bondirent, éclatèrent et redescendirent en pluie lumineuse : « C'est une terre de coteaux et de vallées, abreuvée par l'eau du ciel. Une terre que protège le Seigneur ton Dieu ; les yeux du Seigneur ton Dieu reposent sur elle sans cesse, d'un bout de l'année à l'autre bout. »

C'était son propre pays que ces mots évoquaient pour Stella, avec ses vertes collines parsemées de troupeaux et parcourues de ruisseaux, ses vallées abritées plantées de vergers et de champs au sol rougeâtre, ses fermes, ses vieilles églises de pierre grise. Elle croyait voir le soleil et la pluie se succéder tour à tour, l'arc-en-ciel tracer son arche dans le ciel, la terre se soulever d'elle-même pour s'offrir aux ondées bienfaites : le blé levait dans les sillons, les vergers se couvraient de bourgeons, le parfum des fleurs et le chant des oiseaux

s'élevaient comme un encens vers Dieu, dont le regard leur avait donné l'être. Mais il y avait un revers à cette médaille, un terrible revers : si Dieu se lassait et détournait les yeux, c'en serait fait de la lumière et de la vie ; on serait de nouveau en proie aux ténèbres et au chaos. Heureusement, Dieu ne se lassait pas. D'un bout de l'année à l'autre, la splendeur de Son regard rayonnait sur la terre où jaillissait la vie. Stella, éblouie par cette union de la lumière et de la vie, contempla son pays métamorphosé jusqu'à devenir tout autre – le même, et pourtant différent, car le symbole s'était fait vérité, l'ombre réalité, le rêve s'était incarné dans la terre promise.

Le rayonnement s'éteignit, et pour la première fois elle leva les yeux sur les autres. Elle remarqua que le vieux Solomon avait changé d'attitude ; il se penchait, la main roulée en cornet autour de l'oreille, pour mieux entendre le lecteur, et paraissait contempler un horizon lointain. Puis la fillette regarda maman Sprigg et Madge. La première sommeillait, la seconde avait pris cet air absent qu'elle avait généralement au repos. Stella reporta les yeux sur le vieillard et, cette fois, elle attira son attention ; il la regarda à son tour et ils échangèrent un sourire. Ainsi donc le vieux Sol savait, lui aussi. Elle aurait dû s'en douter. Ce chant rythmé avec lequel il stimulait ses bœufs venait d'une autre contrée...

Papa Sprigg ferma le livre et toutes les têtes s'inclinèrent tandis qu'il répétait l'Oraison dominicale qu'il termina par un *Amen* retentissant. Puis il poussa un soupir de soulagement et de fierté, bomba le torse et redressa les épaules. Une fois de plus, il s'était tiré à son honneur d'un devoir austère, ce qui lui donnait une agréable sensation d'orgueilleux martyr. Maman Sprigg frotta ses yeux ensommeillés et le visage de Madge s'anima tandis qu'elle se mettait en devoir de dresser le couvert du petit déjeuner.

Stella bondit comme un diable hors de sa boîte, reprenant d'un seul coup contact avec ce monde.

– Séraphine! Hodge! sortons maintenant.

Quoique ses deux favoris eussent le droit de coucher à la maison, il fallait les sortir un instant avant la nuit, et ce rite s’accomplissait toujours après la prière. Elle se saisit de Séraphine, s’élança hors de la pièce, Hodge sur les talons, et suivit le couloir qui longeait l’office, la resserre à vaisselle, la chambre aux provisions et la laiterie, jusqu’à la porte de la cour. Elle lança Séraphine à toute volée sur les pavés, donna une vigoureuse bourrade à Hodge (ils ne s’en offusquèrent point, y étant de longue date accoutumés) et s’empara d’un bol et d’une assiette dans l’office.

Elle courut alors à la laiterie où elle remplit le bol de lait, en ayant soin d’en prendre quelques gouttes de chaque cruche sans en manquer une seule. Puis, allant au garde-manger, elle préleva et entassa sur l’assiette une portion de chacun des plats qui s’y trouvaient. Après quoi, elle porta soigneusement l’assiette et le bol au-dehors, où elle les cacha dans l’ombre du montoir. Ce faisant, elle entendit derrière elle un gloussement étouffé et sentit une odeur de tabac : le vieux Sol était là, attendant pour verrouiller la porte... S’il savait ce qu’elle faisait chaque soir, du moins ne l’avait-il jamais trahie... Elle s’en revint gravement au logis, le nez levé de fort arrogante façon.

– Hodge! Séraphine! cria-t-elle à la cantonade.

Et ils reparurent aussitôt. Son air arrogant disparut soudain tandis qu’elle passait près du vieillard.

– Bonsoir, Sol! chuchota-t-elle, en lui touchant si discrètement la joue qu’il ne sut pas si c’était un baiser ou une caresse du bout des doigts.

Il poussa un affectueux grognement et elle le quitta. Stella rentra tout essoufflée dans la cuisine ; elle avait été absente si peu de temps que papa Sprigg était encore occupé à remonter l’horloge, Madge à mettre le couvert et maman Sprigg à allumer les bougies pour Stella et pour Madge. Elle-même, son

mari et Sol se coucheraient plus tard ; ils resteraient ensemble encore une petite heure à causer des affaires de la ferme...

Stella les embrassa, prit sa bougie et sortit dans le hall, Hodge toujours à ses trousses. Depuis qu'il était un chiot, il couchait dans sa chambre, procédé que désapprouvaient ses parents, mais Stella négligeait cette désapprobation avec l'obstination paisible où elle était passée maîtresse et contre laquelle ils se trouvaient désarmés.

Monter se coucher était une des joies de Stella. Quel plaisir de quitter le rez-de-chaussée où s'était déroulé le travail du jour, avec son bruit, sa fièvre, peut-être ses malentendus et ses soucis, pour s'élever au-dessus de tout cela comme un ange qui monte au ciel ! Elle plaignait les gens enfermés dans de petits appartements où ils doivent dormir sur le même plan où ils ont œuvré, sans connaître cette lente montée vers le repos et la paix.

Elle gravit très doucement l'escalier, s'imaginant être un ange et jouissant du contraste entre cette ascension majestueuse et la précipitation de tout à l'heure – et l'activité qui allait encore intervenir, avant le sommeil. Le reflet de la bougie dansait sur les marches polies et les sombres lambris de l'escalier. Devant elle se trouvait une fenêtre à banquettes, sur le palier où l'escalier se partageait en deux branches desservant les deux ailes de la maison ; à travers les vitres, elle apercevait le ciel poudroyant d'étoiles. La nuit était très calme ; lorsqu'elle s'arrêta pour écouter, elle n'entendit d'autre bruit que celui d'une souris trottant derrière la boiserie. Hodge s'approcha de Stella et appuya sa tête contre elle. Ils restèrent immobiles cinq grandes minutes, dans un silence à peine troublé par quelques grondements du chien. Stella ne pensait à rien de précis ; elle absorbait en elle le clair d'étoiles et le silence, dont elle s'imprégnait pour libérer cette paix profonde dans laquelle son âme plongeait ses racines. Certains esprits aventureux se dessèchent parfois à cause de leur excessive

activité, mais Stella avait de bonne heure appris à trouver les sources profondes. Il en allait de même pour Hodge. Il renifla, trouvant le goût de la nuit étoilée particulièrement à son gré. Quand Stella se détourna pour s'élancer en courant le long du corridor, il s'attarda un instant et renifla un bon coup avant de trotter sur ses traces.

CHAPITRE IV

I

Stella habitait une toute petite pièce ouvrant sur la chambre de ses parents, qu'il fallait traverser pour arriver chez elle. La grande chambre était imposante avec son lit drapé de rideaux bruns, son joli chiffonnier et sa commode galbée en acajou étincelant. La chambrette de l'enfant était aussi charmante que l'intérieur d'une fleur ou d'un coquillage ; maman Sprigg lui avait fait des rideaux de mousseline blanche pour son lit et une courtepointe de soie claire. Papa Sprigg avait lui-même façonné la coiffeuse, la chaise et la table à toilette, peintes en vert pâle. Des rideaux fleuris drapaient la fenêtre ; les murs étaient blanchis à la chaux. Les seules notes de couleur étaient le tapis bariolé sur lequel dormait Hodge et le capuchon rouge de Stella, suspendu derrière la porte.

Au lieu de se déshabiller, la petite fille mit son manteau et ouvrit la fenêtre en œil-de-bœuf, ménagée dans le chaume du toit. Ce chaume, vieux et bosselé, s'inclinait sous la lucarne en pente douce comme celle d'une meule et tout aussi facile à escalader : Stella l'escaladait en effet presque quotidiennement, car elle savait grimper et courir avec une remarquable agilité. Il en allait de même pour Hodge. Dès qu'il avait pu tenir sur ses pattes, il avait commencé à suivre Stella partout ; elle l'avait mené dans des endroits si extraordinaires qu'il avait fini par acquérir, outre ses talents de chien, ceux de beaucoup d'autres créatures. En compagnie de Stella, il

pouvait grimper comme un écureuil, se tortiller comme un ver, bondir comme un crapaud et se rouler en boule comme un hérisson. Tous deux étaient si habiles qu'ils se faisaient rarement prendre, quoi qu'ils fissent.

Passant par la fenêtre, ils se laissèrent glisser en se cramponnant adroitement au chaume. Au bord du toit se trouvait une glycine presque aussi vieille que la maison, avec de grosses branches noueuses. Stella, qui dégringolait les pieds en avant, s'en servait aussi aisément que d'une échelle. Hodge qui suivait, la tête la première, éprouvait quelques difficultés, mais il arrivait à s'en tirer grâce à Stella qui le tenait fermement par la peau du cou.

En un instant, ils furent dans la cour, s'emparèrent des provisions cachées derrière le montoir et se dirigèrent vers la niche de Daniel, le chien de garde, qui attendait, le museau appuyé sur les pattes et l'œil en éveil. Dès qu'il les aperçut, il bondit aussi loin que sa chaîne le lui permettait, et se mit à engloutir le contenu de l'assiette : on aurait cru qu'il n'avait jamais mangé à sa faim. Pourtant, comme tous les hôtes de Weekaborough, il était bien soigné et bien nourri, mais il avait un appétit insatiable et restait toujours aussi efflanqué. On aurait pu lui faire absorber tout le contenu du garde-manger, le brosser jusqu'à attraper des crampes et lui donner un bain tous les matins, sans lui ôter pour autant son air misérable. Il avait une toison noire et ébouriffée, des os perçant la peau, les membres déjetés, la langue pendante et une longue queue ébouriffée, la mine inquiète, des oreilles volant au vent comme des signaux de détresse. Trois ans auparavant, il était arrivé à Weekaborough sous la garde de Hodge qui, ayant découvert le chiot, dans quelque coin, l'avait pris dans sa gueule et rapporté au logis. Il ne servait pas à grand-chose et paraissait un peu simplet, mais il s'était fait aimer de tous pour sa tendresse et sa bonne volonté.

Pendant qu'il dévorait son assiettée à grandes lampées

maladroites, sa queue ébouriffée tournoyant comme une aile de moulin, Stella et Hodge le considéraient avec humilité. Ils détestaient les différences de classe et trouvaient injuste qu'il y eût des chats et des chiens admis dans la maison, et d'autres relégués au-dehors. Pourquoi Hodge et Séraphine avaient-ils le droit de dormir au logis, choyés par toute la famille, tandis que Daniel et les autres chats n'avaient pas le droit d'y pénétrer? Daniel n'était pas responsable de son air lamentable, ni de sa débilité mentale, et les chats de gouttière auraient été aussi coquets que Séraphine, s'ils avaient joui des mêmes avantages. C'était une injustice criante, voilà tout. Dès que Daniel eut fait disparaître la dernière bouchée de son repas, Stella s'agenouilla par terre à côté de lui, tira doucement ses oreilles pendantes et caressa son front soucieux.

– Console-toi, Daniel, murmura-t-elle, demain je t'emmènerai promener.

Il n'était pas aussi intelligent que Hodge, mais, au ton de sa voix, il comprit qu'il s'agissait d'une promesse agréable et rentra à reculons dans sa niche ; sa queue sortait par l'orifice et continuait à tournoyer comme une aile de moulin, signe chez lui d'une profonde félicité.

Stella alla chercher le bol de lait et le porta avec précaution dans l'étable, dont Hodge ouvrit la porte en se dressant sur ses pattes de derrière et en soulevant le loquet avec son nez. Jamais les écuries n'étaient fermées à clef, pas plus que la porte de derrière de la ferme. Toutes deux donnaient dans la cour bordée au nord et au sud par la maison et les écuries, à l'est et à l'ouest par de solides murailles ; le portail de l'est était assujetti durant la nuit par un tronc d'arbre glissé dans des encoches ferrées. La cour ainsi protégée pouvait servir de refuge au bétail en temps de guerre.

Dans l'obscurité, les écuries étaient pleines d'un mystère enchanteur ; leurs coloris bruns, ambrés ou dorés luisaient doucement, éclairés par les petites lucarnes ouvrant au-

dehors. Le clair de lune métamorphosait les couleurs à tel point qu'elles n'étaient plus que leur propre fantôme et produisaient une impression mélancolique, comme ce halo qui entoure parfois la lune, semblable au faible écho d'un arc-en-ciel printanier. Les ombres profondes étaient aussi douces que du velours et non brutales comme celles du plein jour. Les sons étaient étouffés, le souffle léger des animaux flottait dans le silence de la nuit aussi délicatement que le clair de lune sur le velours des ombres. L'odeur entêtante du foin dans les crèches, celle des bêtes vigoureuses et bien soignées que Stella apercevait vaguement dans leurs stalles, étaient agréables et réconfortantes.

Weekaborough possédait une paire de bœufs, Moïse et Abraham, qu'on employait à labourer et à tirer les traîneaux à foin, deux petits chevaux de trait agiles, Sem et Cham, l'un bai et l'autre brun, et la magnifique jument de papa Sprigg, Bess. Stella les connaissait intimement et les aimait, mais elle ne s'attarda pas auprès d'eux; ils étaient fatigués après leur tâche du jour et elle-même était pressée par le temps; elle se contenta de regarder tendrement leurs flancs luisants, et marcha droit au bout de l'écurie, où gîtaient les chats qui attendaient impatiemment leur lait. Elle voyait leurs yeux luire dans la pénombre comme des émeraudes et, dès qu'elle s'approcha, ils s'élançèrent à sa rencontre, en se frottant contre elle et en ronronnant joyeusement, moustaches en bataille, queue retroussée, marche rythmée par la vibration mélodieuse de leur gorge. L'orchestre de l'église dans tout son éclat, tambour, clarinette, serpent, hautbois, violon et violoncelle, attaquant avec éclat le Psaume Centième, rappelait toujours à Stella les chats, qui se précipitent au-devant de leur lait. Dans les deux cas, le corps, l'instrument et l'esprit étaient si étroitement liés que le corps était lui-même devenu musique; on ne pouvait dire où commençait l'homme et où finissait l'instrument, ce n'était plus qu'une seule et même chose.

Elle déposa le bol par terre : il se fit un silence soudain, comme à l'église lorsque, après le dernier *Amen*, l'on s'assied pour écouter le sermon. Les chats foncèrent sur le lait qu'ils se mirent à laper avec extase. Stella, la main gauche posée sur le dos de Hodge, les contemplait. Ils se nommaient Schadrac, Meschac et Abednego ; c'était un lamentable trio portant les cicatrices de maintes batailles. Elle leur avait donné, comme à tous les animaux de la ferme, des noms empruntés à son cher Ancien Testament. Schadrac était noir et avait perdu l'extrémité de sa queue. Meschac avait le poil roux ; il lui manquait une oreille. Le pelage noir d'Abednego s'agrémentait, sous le menton, d'une tache qui était censée être blanche ; mais comme il ne pouvait l'atteindre avec sa langue pour la nettoyer, elle conservait une teinte indéfinissable. Le malheureux s'efforçait constamment de la lécher, de sorte qu'il était affligé d'un torticolis perpétuel. D'après Stella, ils auraient tous dû avoir le droit d'entrer au logis. Pourquoi étaient-ils forcés de vivre en exil dans la saleté et le péril, soutenant contre les rats de dangereuses batailles ? Les chats ne sont pas faits pour combattre les rats, mais les souris. Ce n'était décidément pas juste. Elle faisait ce qu'elle pouvait pour eux, mais ce n'était pas juste.

II

Soudain, une bizarre sensation de panique se propagea le long du bras gauche de Stella. Les poils de Hodge se hérissaient sous sa main et il poussa un sourd grondement. Elle le regarda. Tête levée, il contemplait fixement, au-dessus de la mangeoire, une petite lucarne qui donnait au-dehors et qu'illuminait le clair de lune. Une tête d'homme s'était

interposée entre eux et la lumière, se découpant dans la lucarne comme dans un cadre. Stella aperçut un mince visage brun et effaré, et fut saisie d'une telle épouvante que tout se brouilla devant ses yeux ; à peine entendait-elle grogner Hodge et sentait-elle sous ses doigts le poil hérissé du chien. Elle ne poussa pas un cri, car c'était une enfant courageuse, mais resta pétrifiée, luttant contre sa peur, jusqu'à ce que le brouillard disparût et que le visage se détachât de nouveau devant ses yeux ; elle l'identifia aussitôt.

– Boney, gémit-elle.

La catastrophe avait fini par se produire : les Français avaient débarqué. Stella avait été élevée dans la crainte perpétuelle d'une invasion, sombre arrière-plan de l'heureuse vie à Weekaborough. La Manche, seule barrière entre l'Angleterre et ses ennemis, n'était qu'à quelques milles de là. Jamais la fillette n'était entrée à l'église sans voir les armes qu'on y entreposait dans l'attente d'une pareille éventualité. Elle avait vu les hommes faire l'exercice, y compris papa Sprigg, et avait entendu des contes terrifiants au sujet des racoleurs. Des fenêtres de la ferme, on pouvait voir Beacon Hill, où était préparé un des bûchers auquel on devait mettre le feu en cas de débarquement, gigantesque signal de détresse... Une sentinelle s'y tenait en permanence, guettant la mer... Elle était bien petite, l'hiver où les navires avaient été groupés dans les ports ennemis pour transporter l'armée à travers la Manche ; cependant, elle se rappelait encore la bienheureuse tempête qui avait sauvé l'Angleterre et les services d'actions de grâces célébrés à l'église. Mais la pire frayeur remontait à l'année précédente. On disait que cent cinquante mille Français s'étaient rassemblés à Boulogne et que Boney avait choisi Torquay pour port de débarquement. Papa Sprigg avait alors dû quitter la ferme, car la milice du sud gardait les batteries côtières, et l'on avait fait des préparatifs pour envoyer à Dartmoor les enfants et les vieillards. Elle avait vu

sortir le grand chariot qui devait les emmener, tandis que maman Sprigg circulait çà et là, pâle et les lèvres serrées, et que Madge sanglotait dans les coins. Mais il n'était rien arrivé du tout... Et maintenant, le malheur survenait en cette calme nuit de septembre où tout paraissait si sûr et si paisible. Ce visage brun à la lucarne était celui d'un Français; bientôt, toute une armée enfoncerait les portes fermées, le tronc d'arbre qui barrait le portail éclaterait sous les coups et tout le monde serait massacré.

Sa peur disparut aussi subitement qu'elle était née. De même que Hodge lui avait transmis son effroi, de même il lui transmettait maintenant son apaisement. Son poil rede-vint lisse, il cessa de gronder. Il regardait encore la lucarne, mais en remuant doucement la queue.

– Allez au diable! grommela là-haut une voix indignée. Tout ce bon lait gaspillé à nourrir une bande de chats miteux! Et je suis si affamé que mon estomac s'est affaissé et collé à mon épine dorsale.

Il s'arrêta court, remarquant qu'il avait affaire à une petite fille.

– Pourquoi n'êtes-vous pas au lit? ajouta-t-il, et sa voix s'étrangla en une sorte de couac.

Ce couac le trahit. Il n'était pas du tout un homme, encore moins un Français; mais tout bonnement un galopin, un galopin anglais dont la voix n'avait pas fini de muer, un sale galopin anglais au visage hâlé avec des yeux noirs et vifs et des mèches brunes ébouriffées qui lui tombaient sur le front.

– Et vous? riposta Stella avec beaucoup d'à-propos.

Il se mit à rire en montrant ses dents blanches.

– Parce que, voyez-vous, je dors à bâbord d'une meule et ne suis pas obligé de me coucher si je n'en ai pas envie.

– Comment avez-vous fait pour grimper à cette fenêtre? demanda Stella en pensant au mur lisse qui s'élevait d'un seul jet.

– J’ai grimpé, riposta le garçon. Il y a des tas de fissures dans ce mur. Je pensais pouvoir me faufiler là-dedans pour attraper quelque chose à manger, mais la lucarne est trop étroite.

Stella remarqua que les mains cramponnées à l’embrasure étaient livides. Il se tenait accroché comme un singe et elle éprouva quelque respect pour une personne dont les talents acrobatiques égalaient et même surpassaient les siens ; elle n’aurait pas été capable d’escalader le mur. Près d’elle, Hodge remuait la queue de plus en plus fort, et elle savait qu’on pouvait se fier à son jugement.

– Si vous ne descendez pas, vous attraperez une crampe et vous tomberez, dit-elle. Sautez par terre tout de suite, et je vous apporterai à manger.

– C’est vrai ? Vous n’allez pas prévenir le fermier ? Il m’a déjà envoyé au diable. La prochaine fois, il me livrera aux recruteurs.

Il la dévisageait anxieusement, cherchant à voir clair en elle. Sans répondre, Stella leva sur lui un regard loyal, traitant de haut cette méprisable question. Cependant, Schadrac, Meschac et Abednego léchaient avec persistance le bol vide ; elle se pencha comme de coutume pour les caresser, ramassa le piteux Abednego et le serra un instant sur son cœur. Le visage du jeune garçon se contracta comme s’il allait pleurer, puis il disparut brusquement. La fillette s’était comportée envers les chats comme elle le faisait tous les jours, sans chercher à lui jeter de la poudre aux yeux, mais rien n’aurait pu dévoiler plus clairement son amour passionné de toutes les créatures vagabondes, rejetées du tendre cercle de famille. Elle ne le trahirait jamais ; elle aimerait mieux mourir. À dater de cet instant, il l’aima.

III

Pour la seconde fois de la soirée, Hodge et Stella pillèrent le garde-manger ; et cette fois, Stella pensa que leurs emprunts ne pourraient point passer inaperçus. Maman Sprigg était une maîtresse de maison généreuse, qui ne faisait pas mine de remarquer les menus larcins faits à l'intention de Daniel et des chats. Mais elle constaterait certainement la disparition d'une énorme tranche de pâté, d'une miche de pain, d'un morceau de fromage et de plusieurs pommes. Pourtant, Stella était prête à supporter les conséquences de son acte. Le destin de ce jeune homme était plus amer que celui de Daniel ou des chats et il fallait le sustenter.

Elle revint dans la cour avec son assiette et une cruche de lait et se dirigea vers le portail barré. Posant ses provisions par terre, elle se mit à tirer des plans. Arriverait-elle à retirer le tronc d'arbre ? Il le fallait pourtant, car elle ne pouvait accéder à la porte de devant sans regimber dans sa chambre par le toit, ce qui serait impossible avec les mains pleines, ou sans traverser la cuisine où se trouvaient papa et maman Sprigg. Ses parents adoptifs étaient bons, mais au cours des dernières années les paysans avaient subi de si fâcheuses expériences avec les mutins, les déserteurs, les espions et les prisonniers évadés, qu'ils étaient peu disposés à la bienveillance envers les chemineaux inconnus. Il fallait franchir cette porte ou renoncer à ses projets, et Stella se mit bravement à l'œuvre, engageant sous l'arbre sa tête et ses épaules. Hodge en fit autant et ils poussèrent et tirèrent jusqu'à épuisement de leurs forces. Mais ils en vinrent à bout. L'arbre sortit des encoches et Stella le laissa doucement glisser à terre. Elle se sentait faible et étourdie, le sang bourdonnait à ses oreilles, elle haletait ; il lui fallut toutes ses forces pour

ouvrir le portail. Enfin, elle y réussit, ramassa ses provisions et s'engagea dans le pré à travers lequel une route charretière menait à une barrière donnant sur le sentier qui bordait les écuries et formait la limite ouest de la ferme.

Le pré de Pizzle Meadows, dévolu aux cochons de Week-aborough, était une jolie prairie parsemée de vieux pommiers à cidre et traversée d'un ruisseau. Stella suivit en courant la route charretière jusqu'à la haute barrière verrouillée ménagée dans la haie ; elle se dressa sur la pointe des pieds, posa ses provisions sur le haut d'un pilier, escalada la barrière en tirant Hodge derrière elle et se laissa choir sur l'herbe, de l'autre côté. Habituellement, elle ne dégringolait pas si brutalement, mais elle était encore tout étourdie de sa lutte avec la poutre.

De solides mains osseuses la ramassèrent et la remirent d'aplomb et pendant un instant leur vigoureuse étreinte la fit songer aux bras de sa mère refermés sur elle comme un étau ; son cœur se serra douloureusement, elle ne put articuler un mot.

– Pourquoi n'avez-vous pas appelé ? demanda le jeune homme. Si j'avais su de quel côté vous attendre, vous auriez pu me passer la nourriture à travers les barreaux, et vous n'auriez pas piqué une tête de cette façon.

– On aurait pu m'entendre, haleta Stella. Et par chez nous, depuis les mutineries et tout ce qui se passe, on a peur des étrangers.

Le garçon lui tenait toujours solidement les deux bras.

– Et *vous*, n'en avez-vous pas peur ?

– Quelquefois. Mais je n'ai pas eu peur de vous, excepté au premier moment, où je vous ai pris pour Boney. Je sais qu'on peut vous faire confiance. Hodge me l'a dit.

Il jeta un coup d'œil sur Hodge qui se tenait près de la fillette en remuant la queue ; ils se regardèrent longuement comme pour se mesurer d'homme à homme. Puis il revint

à Stella. Le clair de lune était si brillant qu'il pouvait la voir comme en plein jour, d'autant plus que le capuchon de son manteau avait glissé, découvrant ses courtes boucles brunes. Elle était toute rouge et des gouttes de sueur mouillaient son front.

– Vous voilà dans un bel état ! dit-il.

– C'est parce que j'ai dû retirer la poutre pour ouvrir le portail.

– Une moucheronne comme vous ! murmura-t-il.

Il la prit dans ses bras et la porta jusqu'au gros chêne près de la barrière, dont les racines noueuses formaient un excellent fauteuil pour une personne de petite taille. Puis il alla chercher les provisions, avançant clopin-clopant comme sur des charbons ardents, et s'assit près d'elle, Hodge allongé par terre, à côté d'eux. Bien qu'il se fût plaint de mourir de faim, il ne se précipita pas sur la nourriture ; il la déposa à ses pieds et la contempla comme David avait dû contempler le casque rempli d'eau fraîche qu'on lui apporta dans la caverne. Mais il avait plus de bon sens que David. Après avoir offert son sacrifice, il se tourna vers Stella pour la remercier, et se jeta sur le pâté comme un loup.

Toutefois, ce loup était bien élevé. Si Stella avait été plus âgée, elle aurait regardé cet étrange vagabond avec une profonde stupéfaction. Mais le monde était encore pour elle si plein de mystères que les événements les plus simples lui paraissaient merveilleux, et que les merveilles devenaient choses banales. Tout était si étonnant que rien ne l'étonnait plus. En outre, bien qu'elle n'eût jamais vu ce garçon, elle se trouvait tout à fait à l'aise avec lui. Pour la première fois de sa vie, elle se sentait sur un pied d'égalité avec une créature humaine et en pleine sécurité auprès d'elle ; cette sécurité n'appartenait pas au plan physique ; c'était la parfaite compréhension qui unit les cœurs appariés. Bien qu'elle aimât profondément ses parents adoptifs, elle n'avait jamais senti

auprès d'eux le sentiment qu'elle éprouvait ce soir-là dans sa plénitude. L'abîme qui la séparait des enfants du village n'était plus entre elle et ses parents qu'une simple fissure, mais cette fissure existait. Comme c'était bizarre !... En regardant ce garçon, elle éprouvait un sentiment étrange, comme si c'était elle-même qu'elle voyait. Pourtant, elle était sûre de ne pas avoir le même aspect que lui... Du moins, elle l'espérait, car le jeune homme était presque aussi pitoyable que le pauvre Daniel. Cela tient, sans doute, se dit-elle avec compassion, à ce que tous deux sont des exilés.

Le jeune homme était grand, ses vêtements (une chemise déchirée et des culottes trouées) flottaient sur un corps si maigre qu'il eût fait un excellent épouvantail. Mais là se bornait la ressemblance : un adulte intelligent, en regardant ce garçon, aurait évoqué une image moins statique ; au lieu d'un mannequin figé, il aurait pensé à un roseau secoué par le vent ou à un poulain sauvage et terrifié, galopant vers la mer. Bien qu'il fût alors immobile, absorbé corps et âme par sa tranche de pâté, on pouvait déceler sa sensibilité et sa grâce. Il avait grand air, en dépit de sa gaucherie. Sa sensibilité se trahissait par des mouvements nerveux et une expression curieusement butée ; à l'abri du malheur, elle se serait épanouie en une délicate et frémissante beauté. Tout en lui était contrastes. Ses cheveux bruns et ébouriffés tombaient par mèches sur son front bas, mais sa peau était très blanche partout où elle n'avait pas été hâlée par le soleil. D'épais sourcils ombrageaient ses yeux noirs et les narines de son mince nez aquilin frémissaient comme celles d'un cheval inquiet. Son sourire détendait le pli obstiné de ses lèvres. Ses ongles étaient cassés et ses paumes calleuses, mais ses mains avaient une grande finesse de lignes. On ne voyait pas ses pieds, enveloppés dans des chiffons souillés de boue et de sang. Ayant terminé son repas, il s'essuya soigneusement les mains dans l'herbe.

– Avez-vous un mouchoir? demanda-t-il à Stella.

Elle pêcha au fond de sa poche un petit carré de fin linon et le lui tendit; il se moucha avec délices.

– C’était pire que tout, déclara-t-il.

– Quoi donc?

– De me moucher dans mes doigts.

– Le vieux Sol, notre maître valet, n’opère jamais autrement; il est très adroit, dit Stella en donnant aussitôt une démonstration, avec beaucoup de sérieux et de charme et pas un atome de vulgarité.

– Cela demande toute une étude, répondit le jeune homme. Est-ce que cela vous contrarierait... je veux dire... puis-je garder votre mouchoir, s’il vous plaît?

Pour la première fois, il laissa paraître une certaine émotion; mais il se ressaisit aussitôt. Elle acquiesça en souriant, et il mit joyeusement le mouchoir dans sa poche.

– Je m’appelle Stella Sprigg, dit la fillette. Et vous?

Comme tous les enfants, elle attachait aux noms une grande importance; le nom de baptême vous met en rapport avec Dieu et le nom patronymique avec votre père. Quand on possède ces deux noms, on a sa place dans le monde et l’on peut marcher en sécurité, bien encadré à droite et à gauche. Si l’on n’en a aucun, on est démuné de tout support; si l’on n’en a qu’un, on a subi une sorte d’amputation.

– Zachary, répondit-il.

– Zachary tout court?

– Zachary tout court.

– Vous n’avez qu’un prénom?

– Mais oui.

Stella le regarda d’un air navré. Dieu seul se souciait de lui. Il était estropié, comme elle l’avait déjà remarqué en le voyant clopiner. Elle se souvint alors que, sans ses parents adoptifs, elle aurait été dans le même cas, puisqu’elle ignorait jusqu’au nom de sa mère morte. Ce souvenir renforça

son amitié pour Zachary et elle posa doucement la main sur son genou.

– D’où venez-vous ? demanda-t-elle avec intérêt.

Le nom de Sprigg et le nom de Weekaborough étaient inséparablement liés dans son esprit. Elle vivait à Weekaborough parce qu’elle était une Sprigg. Elle ne pouvait se figurer quelqu’un qui ne vînt de nulle part.

– De la lune, répondit promptement Zachary. Ne m’y aviez-vous jamais vu ?

Stella éclata de rire. Elle raffolait de la lune ; quand elle était toute petite et se sentait par trop seule, elle avait souvent désiré jouer avec la personne que l’on voit dans la lune.

– Zachary de la Lune, dit-elle en riant ; il lui paraissait déjà un peu moins abandonné.

Zachary appuya sa main sur celle qui reposait sur ses genoux, comme sur un petit oiseau. Il la retourna doucement et plaça leurs deux paumes l’une contre l’autre, comme les deux moitiés d’un coquillage.

– Je viens de la lune et vous êtes une étoile, dit-il. Cela tombe bien que nous ayons fait connaissance la nuit.

Puis, lâchant la petite main comme pour rendre la liberté à un oiseau captif, il ajouta :

– Mais il ne faut pas que vous restiez dehors si tard.

Se relevant péniblement, comme s’il marchait sur des charbons ardents, il ramassa l’assiette et le bol qu’il avait nettoyés aussi scrupuleusement que Daniel et les chats. Puis il lui tendit sa main libre :

– Venez, Stella. Je vous aiderai à passer la barrière.

Il avait pris tout à coup un air de grande personne, et Stella, intimidée, se leva docilement et lui saisit la main. Zachary clopinait avec peine ; la fillette marchait aussi légèrement qu’une fée. Hodge trotta derrière eux. Zachary aida la petite fille et le chien à franchir la barrière, puis leur tendit bol et assiette.